

# LE MATRICULE DES ANGES

Septembre 2015

## Identité recomposée

Peut-on impunément changer de corps ? Hubert Haddad met en scène un voyage aventureux entre médecine et amour.

**A**mi-chemin des mythes de Frankenstein et de la tête de saint Jean-Baptiste, Hubert Haddad interroge les ressorts de la science-fiction et les questions d'éthique. Nous sommes sur les pas d'une médecine devenue folle ou qui a la sagesse de l'espoir.

Cédric Erg, alias Cédric Allyn-Weber-son, a raccourci son nom prestigieux pour gagner un paisible anonymat. Fils d'un magnat de l'industrie pharmaceutique, il exerce ses talents dans le journalisme engagé de façon à dénoncer les manipulations de cette même industrie, responsable selon lui « *de l'aliénation pathologique d'à peu près toute la population du globe avec la complicité plus ou moins crapuleuse des États et des services de santé publique* ». Quand un malheureux accident – est-ce d'ailleurs un accident ? – le fracasse sur un bateau en mer Égée. Aussitôt, sur injonction paternelle, on décide de greffer sa tête intacte en un nouveau corps. Un demi-vivant et un demi-mort feront peut-être un seul homme, dans toute son intégrité génétique, intellectuelle et morale.

Au-delà des précautions scientifiques complexes lors de cette « première mondiale », du « *tohu-bohu médiatique* », où la satire pointe le bout son nez, le plus intense suspense s'anime dans l'esprit de Cédric. S'il n'a accepté que pour mieux mourir alors qu'il était « *inhumé dans le tombeau d'un corps* », il se demande désormais dans quelle mesure ce nouvel organisme va modifier son individualité, si le « *syndrome des personnalités multiples* » sévit en lui, quelle relation entamer avec son sexe, quel regard lui porte autrui : « *Que restait-il de son libre arbitre ?* ». D'autres imaginent de rajeunir ainsi, changer de sexe...

Bientôt le récit prend, au-delà de la dimension psychologique, une coloration de roman d'aventures, entre Paris et la Grèce, entre hôpital de Turin et forte-

resse médicalisée de Suisse, enfin jusqu'à la fuite haletante en Sicile, où la mafia offrira une ultime décapitation. De surcroît, le levier romanesque de l'amour, avec Lorna, amoureuse de son esprit, et excitée par son nouveau corps, puis avec Anantha, la veuve « *carnassière* » qui aime le corps qu'elle a retrouvé, jette de troublants reflets sur l'intrigue et sur la problématique de l'identité recomposée : « *N'étant plus qu'une tête sur un étroit balcon d'os, comment s'identifier à l'autre, à son corps désirable ?* » Ainsi, le roman philosophique de l'homme « *hybride* » se lit avec passion.

On saura gré à Hubert Haddad de ne pas sombrer dans le discours éthique moralisateur qui, dans la droite ligne de Mary Shelley, condamnerait le professeur Cadavera si bien nommé – un des « *Prométhée modernes* » – et vouerait aux gémonies une pratique scientifique anti-naturelle irrespectueuse de l'identité humaine. Même si la perspective d'une « *traite des greffons* » et la fin malheureuse peuvent passer pour délivrer une morale condamnant une telle hubris médicale, la porte est entrouverte pour considérer que la greffe de corps peut contribuer à l'allongement de la vie, voire au bonheur.

En une écriture fluide Hubert Haddad ne cesse de nous emporter vers un dénouement que nous devinons peut-être trop aisément : tragique est le destin de ce jeune « *cobaye de luxe* ». La richesse et la beauté du vocabulaire, aux images expressives et colorées (dans un escalier, « *chaque marche à la dimension et l'aspect d'une vertèbre de cétacé* »), nous permettent de partager avec précision les inévitables, les émotions de son personnage. On ne s'étonnera pas de découvrir que notre auteur a consacré un essai à Julien Gracq. Il partage avec ce dernier un goût pour une langue plastique et néo-classique, voire post-romantique, quoiqu'en explorant des thématiques bien plus variées. Ici la science-fiction médicale aux perspectives inquiétantes et humanistes, ailleurs le Japon du *Peintre d'éventail* et de *Mã*, ailleurs encore les contrées de *Palestine* et d'*Opium Poppy*...

**Thierry Guinhut**

---

**CORPS DÉSIRABLE**  
DE HUBERT HADDAD  
Zulma, 176 pages, 16,50 €



# LoveStar, rose vif

Une tyrannie publicitaire  
mène-t-elle le monde à sa  
perte ? Premier roman  
d'anticipation de l'Islandais  
Andri Snaer Magnason.

**U**n conte écologique, une réécriture de Roméo et Juliette, une anti-utopie politique ? Devant ce roman aux apparences d'abord modestes, nous hésitons à lui coller une étiquette sur le dos. Jusqu'à ce que toutes soient finalement signifiantes, enlaçant les séductions du désir et celle de la répulsion. Qui ne voudrait en effet trouver, grâce à une science rigoureuse, l'âme sœur ? Qui ne craindrait pas pour sa liberté devant l'omniscience de la publicité ?

Dans le cadre d'un récit aux prémices réalistes, deux intrigues alternent et se nouent : celle d'un jeune couple amoureux (Indridi et Sigridur), puis celle de LoveStar, qui conduit son « idée » jusqu'à la réussite planétaire. Du même nom que son entreprise en expansion, il nous confie ses recherches sur les oiseaux, alors que sternes et mouches à miel envahissent et détruisent les villes. Bientôt, leurs ondes rendent inutiles fibre optique et satellites. Chacun est connecté grâce à sa rétine, les « aires langagières » sont capturées ; ainsi Indridi devient « aboyeur de publicités », d'« annonces de rééducation ». La firme capitaliste permet qu'un mauvais enfant soit « rembobiné », crédité d'une nouvelle naissance. On consulte « ReGret » pour justifier son destin. Grâce à une autre succursale de LoveStar, « LoveMort », les défunts deviennent « étoiles filantes ». L'Islande devient « à la fois le Gange, Bethléem, La Mecque et Graceland ».

Cependant, le drame se révèle entre les deux amants, lorsqu'ils apprennent par « inLove » que Sigridur a une « âme sœur » « LoveStar se chargeait de l'amour autant que de la mort », en une entité totalitaire bénéfique. Conséquence : « les guerres et les conflits appartiendront au passé ». Magnason n'est pas dupe de cette niaiserie en sa satire : « Les fêtes calculatoires d'inLove étaient l'un des pro-

grammes télévisés les plus populaires », où l'on voit deux « moitiés » se rencontrer ; ce qui permet de citer *Le Banquet* de Platon... Mais où est passée la liberté, quand ceux qui refusent d'être « calculés » sont les « dernières victimes de la liberté » ? De fait, Indridi et Sigridur, sans « confirmation scientifique », sont des rebelles de l'amour. À moins qu'un pervers ait « falsifié les calculs »...

Sous l'apparence d'une fantaisie, d'un récit d'aventure, la dimension morale s'affirme : « Il comprit que la faute n'incombait pas au service Ambiance, mais qu'elle était intrinsèque à la nature humaine ». À la faveur de la perspective ascendante du roman, l'on saura comment l'argent sépare l'au-delà entre paradis et enfer, comment « LoveDieu » peut devenir une tyrannie théocratique : jusqu'à l'apocalypse...

L'œuvre de Magnason unit le grandiose et le puéril, le grotesque et le métaphysique, le réalisme et le merveilleux, le poétique, l'économique et le politique, non loin des *Cosmicomics* de Calvino, de *L'Écume des jours* de Vian. Les échos littéraires et mémoriels fourmillent ici : le roman rose et sentimental est caressé dans le sens du poil, le méchant loup technologique venu de Charles Perrault fait peur et beaucoup rire, le scientifique d'opérette a un air de Docteur Frankenstein, le conte de « Medias » reprend le mythe de Midas, quand le Big Brother d'Orwell prend les couleurs d'un LoveStar qui s'offre les services d'un écrivain-biographe indiscipliné.

On ne s'étonnera pas que Magnason, né à Reykjavik en 1973, ait publié pour la jeunesse, puis un documentaire sur la crise écologique et financière en Islande. Tel un coup de jeune féérique et inquiétant sur l'anti-utopie, *LoveStar* a tout pour nouer une histoire d'amour avec ses lecteurs. Surfant sur deux thèmes éternels de la littérature, amour et mort captés par les nouvelles technologies, Magnason les renouvelle avec malice, grâce au relief troublant de la science-fiction et de l'apologue, comme un conte de Voltaire revu par Google et Facebook.

Thierry Guinhut

LOVESTAR D'ANDRI SNAER MAGNASON  
Traduit l'islandais par Eric Boury, Zulma,  
432 pages, 21,50 €

# LE MATRICULE DES ANGES

Le mensuel de la littérature contemporaine

## Les cercles de l'enfer

Trois huis clos pour dire  
la soumission progressive  
aux forces malsaines qui ont  
conduit Haïti vers la dictature.

**A**mour, *Colère* et *Folie* valut à son auteure l'exil et à sa famille de terribles représailles. Le premier des trois récits débute en Haïti, à la fin des années trente, soit vingt ans avant l'arrivée au pouvoir des Duvalier et le troisième, *Folie*, nous entraîne au cœur de la dictature. Les trois récits révèlent donc la logique d'un processus conduisant au pire. « Pour comprendre un incendie il faut remonter à l'allumette », explique Dany Laferrière, dans sa postface au roman.

Pourtant Duvalier n'est jamais cité. Comme si le personnage n'existait pas. Sa présence se manifeste par celle des « hommes en noir » et des « diables » qui imposent leur loi vengeresse : « humilier ceux qui les humiliaient et pulvériser les bourgeois arrogants ». Marie Vieux-Chauvet (1916-1973) est certes issue de cette « ancienne élite » des mulâtres contre lesquels Duvalier s'est déchaîné. Mais elle dépasse tout esprit partisan, exprimant une réelle affection pour le peuple haïtien dont elle loue la bonté, l'hospitalité, la gaieté malgré son effroyable misère. Comment le pouvoir va-t-il être confisqué à ce peuple attachant par ceux qui prétendaient le servir ? Marie Vieux-Chauvet nous offre une vision poignante de cette dérive historique, servie par une plume terriblement suggestive.

*Folie*, aboutissement logique d'*Amour* et de *Colère*, décrit un délire collectif où le rapport au monde est devenu halluciné, ne reposant plus que sur des peurs confuses et irrationnelles. Chaque récit expose une situation d'enfermement et de relations fantasmées et malsaines avec le monde extérieur. Les personnages sont confinés dans leur maison et tout ce qui est en dehors est perçu comme de plus en plus oppressant. Dans *Amour*, trois femmes de l'ancienne classe privilégiée vivent recluses

dans leur demeure et la menace est incarnée par Calédu le chef de la police, odieux individu aux comportements abjects. Dans *Colère*, une famille vit dans une ferme au milieu de terres agricoles que « les hommes en noir » veulent s'approprier. Enfin *Folie* nous introduit dans une misérable cabane où se sont réfugiés quatre poètes terrorisés à l'idée même de sortir car le monde est selon eux envahi par des « diables ».

Chacun de ces lieux clos est un microcosme où de vieilles rancunes sexuelles, sociales et politiques alimentent les plus sombres fantasmes. Des trois femmes, une seule est mariée et ses deux sœurs sont amoureuses de son mari. Des jeux pervers s'instaurent nourris de jalousie et de racisme car la sœur aînée a la peau plus brune que ses sœurs et cette simple nuance de coloration va prendre une importance insensée. S'y ajoute un mécanisme ambigu d'attraction-répulsion envers l'opresseur symbolisé par Calédu. Dans sa ferme, le père de famille s'imagine qu'il peut négocier, composer avec « les hommes en noir », pour sauver ses terres. Et sa fille pourrait éventuellement servir de monnaie d'échange. Quant aux quatre poètes, dans leur cabane, ils se livrent à des rituels délirants où se mélangent références chrétiennes et pratiques vaudous.

Marie Vieux-Chauvet démonte les mécanismes psychologiques qui permettent à la dictature de s'instaurer. Lorsque la peur a pris possession de tous les espaces même les plus intimes, lorsque le fatalisme et la résignation sont devenus soumission, lorsque les comportements sont de plus en plus lâches et hypocrites, et qu'enfin la pensée se réduit à des superstitions puériles, la terreur est littéralement intériorisée. Aucun champ n'y échappe, jusqu'au domaine symbolique dont Duvalier a su se servir pour faire collaborer le peuple haïtien à la perte de sa liberté. Aucune société ne peut s'échapper des cercles dans lesquels elle s'est laissée progressivement enfermer. Message universel, bien au-delà du tragique destin d'Haïti.

Yves Le Gall

AMOUR, COLÈRE ET FOLIE  
DE MARIE VIEUX-CHAUVET  
Zulma, 512 pages, 11,20 €



Philippe Matsas/Lecmaige/Zulma



## Rémanences et sortilèges

JEAN-MARIE BLAS DE ROBLÈS NOUS OFFRE UN FEU D'ARTIFICE D'IMAGES, D'ÉRUDITION ET D'HUMOUR AUTOUR DE L'OBSCURE PRÉSENCE EN SOI DE L'ÉTRANGE.

**R**oman qui glorifie les droits de la littérature sur la réalité, *Ce qu'ici-bas nous sommes* nous plonge dans une aventure aussi transversale qu'incongrue. Celle d'Augustin Harbour, un homme que sa passion pour l'ethnologie avait conduit, au temps de sa jeunesse, dans le désert du Sud libyen, en quête d'une cité perdue. Un désert impitoyable où il finit par s'égarer avant de tomber miraculeusement sur une mystérieuse oasis, Zindan.

Quarante ans plus tard, interné dans une clinique psychiatrique de luxe sise sur les rives d'un lac chilien, il entreprend de conter, avec force croquis, dessins et annotations, ce que fut cette extravagante épopée. Appliquant à la lettre le b.a.-ba de l'anthropologie – « Ne s'étonner de rien, se contenter d'enregistrer les faits sans préjuger de leur signification par rapport aux normes culturelles de l'observateur » –, il dresse l'inventaire de tout ce qu'il a pu observer, et revient sur les tribulations picaresques de ce séjour forcé en des lieux où régnaient l'étrange et l'extrême.

Comme s'il réalisait un fantasme ethnographique – atteindre des contrées que

nul regard n'a encore contemplées, le lecteur part à la découverte d'une altérité radicale, d'un monde divisé en clans : les *Traveurs de chiennes*, les *Mangeurs de crevettes*, les *Amazones* et *Ceux du jujubier*. Un monde où l'on se comprend instantanément, où l'on pratique une anthropophagie « différenciée », où la population ne varie pas en nombre, chaque décès étant aussitôt compensé par une naissance ou par l'apparition intempestive d'un nouvel arrivant. C'est qu'on arrive à Zindan « d'à peu près n'importe où » et « d'à peu près n'importe quand ».

Habitat, vie quotidienne, rapports sociaux, tabous, rites, on apprend tout de cet univers dont il est impossible de sortir et où existent deux sortes de monnaie, l'eau et les livres, dont « seul importe leur poids ou leur volume, nullement leur contenu ». Car à Zindan l'on n'écrit ni ne lit. Quand on veut garder trace de ce qu'on dit, on va chez le potier s'enregistrer. On s'exprime « devant lui à haute voix tandis que celui-ci tourne un vase » proportionné à la longueur de ce qui est dit. Et quand on veut écouter, il faut faire appel à des récitantes douées d'une « hyperesthésie admirable du

toucher ». Elles caressent la poterie et lisent « les sillons avec leur doigt comme le ferait une aiguille de gramophone ». Des récitantes qui ont aussi la faculté de lire les « signes parleurs », des sortes de hiéroglyphes, tatoués sur la peau des habitants, qui font de chacun d'eux les porteurs de pages arrachées au hasard de « *l'encyclopédie léthargique* » qu'ils révèrent.

Une cité où vit, en compagnie d'une envoûtante vestale, celui qu'ils prennent pour Dieu lui-même. Un chaman, un dieu « défaillant mais nécessaire à cause du bien-être momentané qu'il dispersait par sa parole », écrit Augustin. C'est dire que, par-delà l'excitation qu'éveille l'inconnu, c'est à une lecture corrosive qu'il soumet le monde de Zindan. Un monde où mythes, pratiques magiques et survivance d'autres cultures s'interpénètrent en une gigantesque combinatoire. Ce monde, Blas de Roblès nous le donne à voir à l'aide des dessins et des images dont il emplit les marges de son livre. Un ensemble de pièces à conviction qui, avec les notules qui les accompagnent, s'alimente à une érudition qui met en résonance, souligne résurgences et similitudes, pointe coïncidences et consonances.

C'est ainsi que travaillait Aby Warburg, l'inventeur d'une méthode exégétique connue sous le nom d'iconologie, et dont un épisode de la vie – atteint de pertes de soi il fut interné cinq ans, dont les deux derniers dans la clinique suisse du professeur Binswanger – a servi de prétexte à la fantasmagorie qu'est ce roman. C'est dans cette clinique qu'il élaborait une conférence, « Le Rituel du Serpent », au terme de laquelle il allait être déclaré guéri, et dans laquelle il relate tous les détails d'un séjour effectué vingt-sept ans plus tôt, chez les indiens Hopis. Augustin est comme le double fictionnel de Warburg réussissant à vaincre, à travers la transposition hallucinée de sa schizophrénie, l'autre personnalité qui s'était immiscée en lui. Un roman total qui est aussi une plongée dans un trou noir, la traversée illustrée de l'expérience mentale d'une désadhérence entre soi et soi-même à laquelle seule la rencontre d'états émotifs et psychiques provenant d'un passé mythique et auratique, a pu mettre un terme.

Richard Blin

**Ce qu'ici-bas nous sommes**, de Jean-Marie Blas de Roblès Zulma, 288 pages, 20 €



CRITIQUE DOMAINE ÉTRANGER

## L'insolent Soudan de Baraka Sakin

TRANSGRESSIF ET TRUCULENT, *LES JANGO* BROSSÉ LE PORTRAIT D'UN PAYS MULTIPLE.

**D**e ce pays-continent, le Soudan, alias le « pays des Noirs », vaste comme un rêve, mais souvent réduit à ses tragédies, jaillissent, de temps en temps, des surprises, des lumières, des bouffées d'espérance. Ce fut le cas, en 2019, lorsque des manifestations populaires, à Khartoum et ailleurs, provoquèrent la chute du général-président Omar el-Béchir – aujourd'hui en prison. On se rappelle les images des foules en liesse, transmises via internet, et de ces femmes, à peine voilées, chantant et dansant pour encourager la révolte, bravant les militaires. Tout à coup, le Soudan nous disait autre chose, à nous, Européens, que le cauchemar du Darfour et de ses milices *janjawids* ou qu'un refrain d'Alain Souchon. Et puis, au bout de quelques jours, le rideau est tombé. Jusqu'à la prochaine brèche.

En attendant, pour ceux qui veulent, il reste Abdelaziz Baraka Sakin, dont le deuxième et réjouissant roman traduit en français, *Les Jango*, vient d'être publié chez Zulma. Ou Mansour El-Souwaïm, auteur

des formidables *Souvenirs d'un enfant des rues*, traduit chez Phébus, en 2012. Plus quelques autres, sans doute, qu'on découvrirait un jour, si le Dieu de l'édition se décide à les faire traduire. Le Soudan (ses langues et ses peuples) continue à grandir et pousser dans les livres. Comme tout le monde – ou presque.

Le nom de *Jango*, métaphore du prolétariat rural, donne son titre au livre. Ces *Jango* sont des rebelles-nés, contraints de trimer comme saisonniers pour survivre, mais prompts à la révolte, adorant l'alcool, le sexe, les vêtements tape-à-l'œil et les fables qu'on se raconte, la nuit et le jour, puisque la vie n'est rien d'autre que le récit qu'on en fait. Ainsi de Safia, dont le corps devient celui d'une hyène dès qu'elle commence à faire l'amour : « *Au moment même où j'ai posé la main sur son corps nu (...), le pelage a poussé sur son corps, un pelage noir, dru et hideux (...), il poussait à une vitesse surprenante, puis ce fut au tour des traits de son visage de se modifier, ses crocs sortirent, elle émit un rugissement et me sauta dessus comme un lion féroce sur*

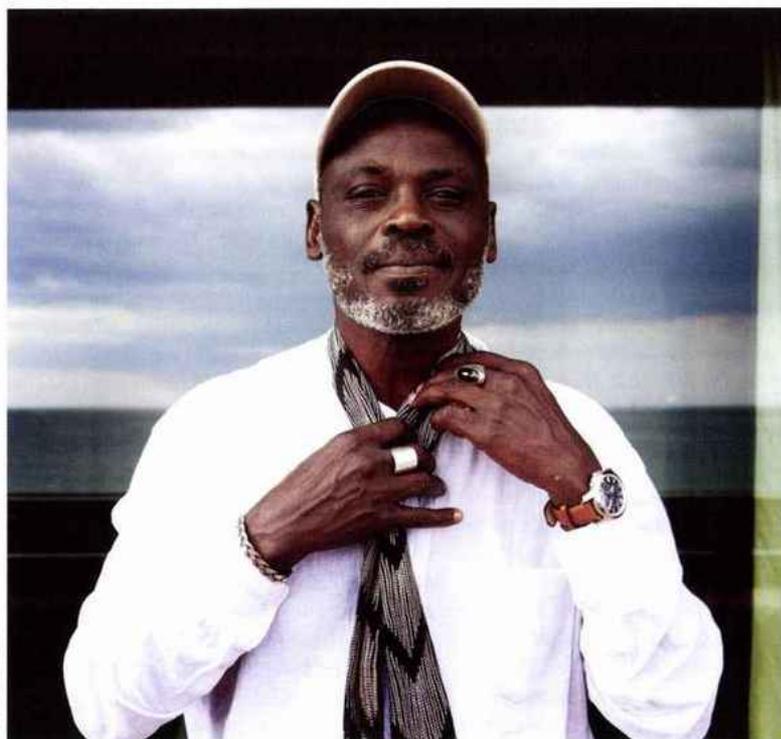
*sa proie* », raconte l'ami du narrateur, qui a eu l'imprudence de s'isoler, un soir, avec elle. À al-Hilla, ville-Babel de l'est soudanais où se situe l'histoire, les rumeurs vont bon train qui assurent que l'impressionnante donzelle « *en a un comme les mecs, un peu plus gros même, style la moitié de celui d'un âne* ». Quel récit croire, idem, concernant l'élégant Wad Amouna (le fils d'Amouna), l'un des principaux personnages des *Jango* ? De lui, on sait qu'il a grandi en prison, à Gedaref, aux côtés de sa mère. Il est un homme qui se rêve femme – cela ne choque personne. Sans parler d'Abrahit Wolde Ishag, le « *musulman juif* », d'Alam Gishi, prostituée éthiopienne, qui a fait perdre sa virginité au narrateur énamouré, ou de Moukhtar Ali, qui choisit son heure pour aller s'asseoir sous « *l'Arbre de la Mort* » et y « *perdre sa sérénité* », autrement dit de passer de vie à trépas !

Transgressif, truculent, politique, le roman de Baraka Sakin brosse le portrait d'un Soudan multiple. C'est une ode à la liberté. Les préjugés y sont pulvérisés avec un humour méthodique, qu'il s'agisse des frontières du genre, de la religion ou du rapport à l'Étranger. Quant au gouvernement de Khartoum, qui « *ne manquait pas d'expérience en matière de guerre civile, ayant combattu ses propres citoyens depuis l'Indépendance jusqu'à ce jour* », il est traité comme il se doit : une dictature obscurantiste, corrompue et violente. Qui a sa horde de contremaitres et d'exécutants : contre eux, s'abat – dans le roman, du moins – une éphémère « *révolte de la merde* », qui sera durement réprimée.

Publié en 2009 dans sa version originale, *Les Jango* a reçu le prix Tayeb Salih, l'un des plus prestigieux du monde arabe. Le régime d'Omar el-Béchir ne s'y est pas trompé : censure oblige, les romans d'Abdelaziz Baraka Sakin sont condamnés à circuler sous le manteau. Quant à l'auteur, né en 1963 dans la région de Kassala, il a dû s'exiler en Autriche.

Catherine Simon

**Les Jango**, d'Abdelaziz Baraka Sakin  
Traduit de l'anglais (Soudan) par Xavier Luffin, Zulma, 352 pages, 22,50 €



Patrice Lemormand



CRITIQUE DOMAINE ÉTRANGER

# L'Inde dans le clair-obscur

LA VERVE DE MANU JOSEPH, CRITIQUE VIRULENT DU SYSTÈME POLITIQUE INDIEN, FAIT ÉCHO AUX ATROCITÉS DÉNONCÉES PAR SHAHNAZ BASHIR. ET BIBHOUTI BHOUSHAN BANERJI ÉVOQUE UN MONDE SAUVAGE SUR LE POINT DE DISPARAÎTRE. PRÉMONITOIRE.

**L**e personnage principal de *Miss Laila armée jusqu'aux dents* de Manu Joseph, comme son titre ne l'indique pas, est Akhila Iyer, une jeune étudiante en médecine spécialisée dans les « *sketchs anthropologiques* ». Cette dernière réalise des canulars prenant pour cible, principalement, « *de riches marxistes, socialistes ou écologistes, quiconque, en fait, mange de la salade en Inde* », dont la très célèbre Arundhati Roy. La corruption placide de la gauche intello, dénoncée sur son site philosophesmalfrats.com, est la toile de fond tristement hilarante du roman, qui se déroule en pleine période électorale. Damodarbhai, surnommé aussi DaMo, est à la tête du pays. Sa clique de « *patriotes* », son discours islamophobe et sa police toute-puissante n'ont malheureusement pas grand-chose de fictif.

Tout commence par l'effondrement d'un immeuble à Mumbai. Au cœur des décombres, un individu entre la vie et la mort mentionne un attentat sur le point d'advenir. Une course-poursuite s'ensuit entre Mukundan, employé par les services secrets, et un certain Jamal, ancien hindou converti à la religion musulmane par amour pour son épouse. Le professeur Vaid, patriarche proche du gouvernement, suit toute l'affaire de loin. Et derrière cette intrigue haletante et ces personnages hétérogènes qui s'entrechoquent, c'est toute l'Inde qui se dessine. Une nation

gouvernée par une armée d'hommes nationalistes et violents (« *Elle sent surtout que l'Inde l'a lâchée, ce qui est une drôle d'idée car sa patrie n'a jamais prétendu être meilleure qu'elle ne l'était, elle a toujours été honnête, ne lui a jamais caché que la nation était tenue par les hommes et qu'elle marchait sur leurs plates-bandes* »), dans laquelle il faut se battre pour survivre, surtout lorsque l'on appartient à l'une de ses innombrables minorités. La plume hautement ironique de Manu Joseph, fidèle à ses deux précédents romans (*Les Savants* et *Le Bonheur illicite des autres*), se moque de ses semblables tout en s'attaquant aux fondements de la plus grande démocratie du monde. Le livre brasse les dérives totalitaires du pouvoir, les gigantesques inégalités qu'il ne cesse de creuser et le silence consternant de la part de l'opposition éduquée avec une lucidité et un humour remarquables. Soulignant, avec justesse, que la littérature seule est en capacité de restituer à celles et ceux qui en ont été spoliés leur valeur : « *Une vie insignifiante est fragile, à tout moment elle peut s'effondrer et prendre tout son sens* ».

*La Mère orpheline* nous conduit au Cachemire, dans un village non loin de Srinagar. Il décrit le combat mené par une femme pour retrouver son fils, soudainement enlevé par une milice. Dans son avant-propos, Shahnaz Bashir déclare que son roman est une « *humble tentative de faire comprendre de l'intérieur le Cachemire et ses graves problèmes au*

*reste du monde, autant auprès de ceux qui ont été contaminés par la désinformation des campagnes de propagande qu'auprès de ceux dont le roman est la seule porte d'entrée à la connaissance du pays* ». Dans cette région la plus militarisée du monde, prise en étau entre l'Inde et le Pakistan, les violences se sont multipliées depuis le soulèvement armé de 1989. Le destin d'Imran est à l'image de celui d'un grand nombre d'hommes et d'enfants cachemiris : après avoir grandi trop vite, il est porté disparu. Sa mère, devenue aux yeux de l'administration une « *demi-mère* », s'obstine le long d'un chemin de croix sans espoir, arpentant toutes les prisons et les hôpitaux des alentours, sollicitant la presse, la Commission nationale des droits de l'homme de l'Inde et le chef du gouvernement fédéral, allant jusqu'à créer une association dédiée aux personnes disparues.

Le paysage magnifique, si prisé par les touristes, ne se résume plus qu'à « *une grande rumeur de deuil (qui) émane de toutes parts* ». L'acharnement de cette femme lui fait découvrir, à elle qui ne sait pour ainsi dire pas écrire et qui n'est jamais sortie de son village, la corruption infaillible des dirigeants, les tortures les plus abjectes pratiquées au nom de l'unité de la nation, l'indifférence générale dans laquelle son histoire et toutes les autres se perdront. Mais elle n'abandonne pas, car son « *désir de savoir la vérité est une douleur. Une torture sans fin* ».

**« Une vie insignifiante est fragile,  
à tout moment elle peut s'effondrer  
et prendre tout son sens ».**



À Mumbai, lors des élections générales en mai 2019, un graffiti témoigne d'un pays fracturé par la montée du nationalisme hindou, porté par le Premier ministre Narendra Modi

L'auteur, qui vit à Srinagar où il enseigne le journalisme et le reportage de guerre, nous livre un témoignage précieux, déchirant, traversé par l'espoir et le courage, sur sa province natale. Si son ouvrage nous parvient de bien loin, c'est sans nul doute le fruit d'une persévérance sans faille, dont l'un de ses personnages, responsable de l'antenne locale de la BBC, se fait le porte-parole : « *Je voudrais inonder New-Delhi des récits de la caserne de Badami Bhag. Je voudrais recueillir les larmes des demi-mères, des mères orphelines, en asperger le visage des journalistes indiens. Je veux rincer le cerveau des élites indiennes à œillères avec le sang de soixante-dix mille Cachemiris.* »

Avec Bibhouthi Bhoushan Banerji (1894-1950), auteur bengali majeur ayant notamment inspiré à Satyajit Ray sa célèbre *Trilogie d'Apu*, c'est une autre réalité de l'Inde qui se dévoile : celle du Bihar, État aride et très pauvre du nord-est du pays, au siècle dernier. *De la forêt* s'inspire d'une expérience fondatrice pour l'écrivain, qui a occupé une multitude de professions afin de subvenir aux besoins de sa famille. De 1924 à 1930, il a ainsi été en charge de l'administration d'un vaste domaine forestier, forcé de quitter son Bengale natal pour une région à la langue et aux coutumes inconnues, tout comme son narrateur. La nature inhospitalière, démesurée et menaçante, est une source d'émerveillement et d'effroi pour le citadin qu'il est. « *De toute ma vie je n'avais vu un tel paysage – une terre aussi sèche et pourtant aussi belle, aussi fleurie et pourtant*

*aussi indomptable et sauvage – sous les terribles rayons du soleil de midi et un ciel bleu incomparable. Il n'y avait pas un seul oiseau dans le ciel, rien que le vide. Au sein de cette nature sauvage, il n'y avait pas un seul homme, pas un seul animal – rien qu'une solitude silencieuse, effrayante, et splendide. Je m'immergeai tout entier dans le mystère et la beauté. J'ignorais qu'un endroit pareil existait en Inde.* » Sa végétation (banyans, acacias épineux, jujubiers) et ses animaux sauvages (nilgai, ours, tigres) qui la peuplent, au même titre que les croyances surnaturelles dont ils font l'objet, sont rapportés avec passion. Mais ce qui préoccupe l'administrateur expérimenté, outre les sombres épisodes de choléra, d'incendie et de canicule, ce sont les êtres épars et misérables qu'il y croise. Ce gardien qui rêve d'une casserole en métal, cet homme vivant dans une cahute avec ses cinq buffles au cœur de la jungle, cet usurier trop gentil ruiné par les crédits qu'il accorde à chacun, cette veuve qui en est réduite à se nourrir de restes, sont autant de personnages désolés et romanesques, perdus dans l'espace titanique de la forêt, qui font écrire au narrateur : « *Le monde est plein de gens de toutes sortes !* » La résilience de ces populations ainsi que l'éclatante beauté de cet environnement naturel lui enseignent une chose fondamentale : l'humilité.

Ce monde sur le point de disparaître, dont ses fonctions accélèrent la destruction, puisqu'il en distribue des parcelles aux métayers, réveille en lui un intense sentiment de culpabilité. Superbement

traduit du bengali par France Bhattacharya, *De la forêt* est un ouvrage inclassable, à la fois aventurier, écologique, intime et initiatique. La mélancolie de l'exilé, l'empathie face aux plus démunis, la remise en cause de ce qui était jusqu'alors un modèle sont autant de motifs qui se fondent en un vibrant hymne à la nature. « *Si l'on veut la nature il faut vivre uniquement en son sein ; un simple coup d'œil ailleurs, et telle une jeune fille blessée, elle ne se découvrira plus. Mais immerge-toi en elle, oubliant tout autre chose, et avec générosité elle déversera sur toi joie, beauté et une paix merveilleuse – jusqu'à en perdre la raison. L'enchanteresse reine nature, jour et nuit, te charmera de mille façons ; elle fera naître en toi une autre vision, élargira ton esprit et t'emmènera à la lisière de l'immortalité.* »

Ces trois ouvrages, qui explorent des veines littéraires, des thématiques et des territoires distincts, nous invitent à nous plonger dans la littérature du sous-continent indien, foisonnante, multiple et captivante.

**Camille Cloarec**

**Miss Laila armée jusqu'aux dents**, de Manu Joseph, traduit de l'anglais (Inde) par Bernard Turle, Philippe Rey, 224 pages, 19 €

**La Mère orpheline**, de Shahnaz Bashir, traduit de l'anglais (Inde) par Isabelle Marrier, Éditions du Rocher, 284 pages, 18,50 €

**De la forêt**, de Bibhouthi Bhoushan Banerji, traduit du bengali par France Bhattacharya, *Zulma*, 304 pages, 22 €



## APULÉE N° 5 Les droits humains

**I** est urgent d'écrire, me répète-t-on à tous les coins de rue dans mon quartier sinistré, quand est-ce que quelqu'un va prendre la parole haut et fort pour nous raconter, pour faire front avec les personnes humiliées, méprisées, dont les droits les plus élémentaires à une vie décente – à la vie tout court – sont ignorés ? » C'est à cette interrogation pressante que répond Valérie Manteau décrivant Marseille et ses magouilles immobilières, et ceux qui luttent là-contre. Elle est une des nombreuses voix ici rassemblées et qui ont en commun de refuser le silence car, ajoute-t-elle : « chaque jour où l'on n'écrit pas, les mots manquent ». C'est ce que disait également Bernard Noël il y a plus de 40 ans, inventant le concept de « *sensure* ». Il en précise ici les contours, distinguant la censure franche et massive des régimes totalitaires de « *l'habile et perverse* » distorsion du sens que pratiquent nos prétendues démocraties, aujourd'hui peut-être encore plus qu'hier.

Comme dans les numéros précédents de cette revue annuelle, dirigée par Hubert Haddad, le diagnostic, ici, concerne surtout les rives de la Méditerranée, le Proche et Moyen-Orient – mais des échappées (désespérées) nous conduisent jusqu'au Rwanda ou aux camps où survivent les Rohingyas. Se mêlent poèmes (souvent traduits en plusieurs langues), courts récits, extraits de romans à paraître (on peut regretter qu'aucune notice, jamais, ne nous dise quelques mots des nombreux auteurs). Se construit ainsi une sorte de *panorama* comme ceux que l'on visitait au XIXe siècle : devant des arrière-plans de toile peinte étaient disposés des constructions diverses, des mannequins, des objets : ici aussi les points de vue, les *focales* varient. La dénonciation argumentée laisse la place au lyrisme engagé, le poème s'enrichit du portrait qui lui succède.

Thierry Cecille

---

Zulma, 416 pages, 30 €



## LE TESTAMENT D'ALCESTE de Miquel de Palol

Traduit du catalan par François-Michel Durazzo, *Zulma*, 768 pages, 24,50 €

**F**idèle au principe du *Décameron* de Boccace, Miquel de Palol aime organiser des réunions où l'on raconte des histoires. Après *Le Jardin des sept crépuscules* (*Zulma*, 2015), c'est pendant cinq jours que Toti Costagrau rassemble ses invités dans le « Mas-d'en-Haut », une demeure grandiose aux secrets étranges.

Comme l'épouse sacrifiée d'Alceste, revenue des Enfers, peut-on imaginer qu'Aloysia réchappe à sa mort, qui se produit dès les premières étapes du « Jeu de la Fragmentation » ? Car pour Andreu, elle est « *la sagesse, l'équilibre, le courage, la beauté, et une générosité sexuelle difficilement concevable, mais aussi le désintéressement et la compassion* ». Elle est une de ces héroïnes féminines les plus marquantes, qui entraîne le jeu dans la spirale du thriller philosophique. La mort est-elle un jeu de rôle pour Aloysia ? À moins que les récits multipliés et fragmentés soient un moyen « *mnémotique* » pour la ressusciter...

« *Les histoires sont le Jeu* » : celle du « *vigile Abraham* » qui entend la voix de Dieu réclamant l'holocauste de son fils, de « *Daniel aux lions* », celle d'Aloysia et de l'« *Anagnorétique insurrectionnelle* ». Elles s'emboîtent, forment un ruban de Moebius temporel, permettent de garder « *le patrimoine du Jeu* ». Alors que l'on oublie tout : « *la loi, la santé et l'équilibre mental* », la vie entière, le monde, la métaphysique, la philosophie et l'ironie, tout conflue dans ce Jeu. Le flux de récits apporte son lot de confrontations psychologiques et financières, d'intrigues amoureuses et sexuelles, de crimes. L'orgie de whisky, de désirs et de luttes de pouvoir, sans compter la richesse du vocabulaire et la haute volée conceptuelle, tout concourt à faire de ce roman imaginaire une véritable somme à la beauté intensément baroque. **Thierry Guinhut**



## LE RITUEL DES DUNES de Jean-Marie Blas de Roblès

**R**oman écrit vingt ans avant *Là où les tigres sont chez eux*, et entièrement remanié, *Le Rituel des dunes* nous plonge dans la Chine communiste des années 80. Roetgen, le personnage principal vient de quitter Tientsin au terme d'un échange entre universités semblable à celui qui l'avait mené à Fortaleza, dans le Nordeste brésilien, un séjour dont les mille et une péripéties nous sont contées dans *Là les tigres sont chez eux*. En rade à Macao, entre le Brésil et la Chine, il tente de comprendre l'histoire qu'il vient de vivre avec Beverly, une Américaine de vingt ans son aînée, qu'obsèdent le sexe, les drogues, le rock'n'roll et que rien ne rend plus heureuse que les événements totalement inattendus.

Avide d'histoires dignes de sa propre biographie, elle ne cesse d'en réclamer à son amant qui vient de commencer l'écriture d'un polar, avec un ami de Pékin, chacun inventant la suite de l'intrigue à partir des pages qu'il reçoit de l'autre. D'où un roman qui tient d'une forme de *lâchez tout* tant il démultiplie les histoires dans les histoires, enchâsse les pages du polar en cours aux tribulations du héros, les souvenirs de l'Américaine à des contes fantastiques, multipliant ainsi le plaisir de la chute à celui de la reprise. Glissant d'un genre à l'autre, mariant l'érudition et le fabuleux, l'incongru et le ridicule, l'auteur rend aux savoirs comme aux désirs leur puissance d'étrangeté et d'intranquillité. C'est ainsi que chaque fait est toujours en interaction avec l'imprévisible, et que tout n'est que coup de théâtre. Emboitements, condensations temporelles, effets de miroir, simulacres, c'est dans un monde où l'anamorphose est reine et où les souvenirs ressemblent aux dunes, « ces formes qui ignorent l'usure parce qu'elles en sont l'indestructible et parfait aboutissement », que nous entraîne Blas de Roblès.

Richard Blin



DOSSIER/200

# Mots croisés

COMMENT PASSER D'UNE LANGUE À L'AUTRE, COMMENT FAIRE ÉMERGER D'AUTRES CULTURES ? CONVERSATION ENTRE SIKA FAKAMBI ET GEORGES LORY, TRADUCTEURS ÉMÉRITES DE LITTÉRATURE AFRICAINE.

**C**'est au Bénin, où se croisaient « différentes langues et différents français », que Sika Fakambi, Nantaise grandie à Ouidah de père béninois et de mère française, a connu, dès l'enfance, la passion pour les mots et les sons – et la jubilation de passer d'une langue à l'autre. Né à Paris, écolier à Bruges, lycéen à Bruxelles, Georges Lory a eu très tôt, lui aussi, plusieurs langues à son arc. Ses nombreux séjours en Afrique du Sud, le premier en 1974, ont fait de lui l'un des meilleurs connaisseurs de la littérature de ce pays. Premier traducteur des poèmes de Breyten Breytenbach, il le sera, plus tard, des livres de Nadine Gordimer et de J.M. Coetzee – couronnés, l'un et l'autre, par le prix Nobel de littérature –, et, plus tard encore, de la poétesse Antje Krog. Georges Lory dirige la collection « Lettres africaines » chez Actes Sud et il tient une chronique littéraire sur le site de RFI.

En 2017, il publie *136* aux éditions Bruno Doucey, un livre hors norme puisqu'il s'agit d'un seul poème, très court, écrit en français par lui-même et traduit par d'autres en 136 langues. Cette même année, la collection « Corp/us », conçue et dirigée par Sika Fakambi, voit le jour au sein des éditions Isabelle Sauvage. Lauréate du prix Baudelaire, Sika Fakambi a également reçu le prix Laure-Bataillon pour sa traduction du roman *Notre quelque part* du Ghanéen Nii Ayikwei Parkes (2014, *Zulma*). C'est également chez Zulma qu'est paru, en 2018, *Mais leurs yeux dardaient sur Dieu*, roman américain de Zora Neale Hurston, traduit par Sika Fakambi.

Georges Lory et Sika Fakambi se sont rencontrés pour la première fois, le 21 janvier, à Paris, le temps d'une interview croisée...

**Le goût de traduire vous est venu, à l'une comme à l'autre, dès l'adolescence. Votre grand-mère paternelle, Sika Fakambi, vous avait confié la traduction de lettres destinées à votre grand-père maternel : elle-même, qui vivait avec vous et votre famille à Ouidah, s'exprimait en mina (une des langues parlées dans le golfe du Bénin), alors que le grand-père, installé en région parisienne, parlait français. Quant à vous, Georges Lory, c'est votre mère qui, sans s'en douter, vous a donné l'exemple...**

G.L. Ma mère, qui a eu cinq enfants, aimait traduire : de l'anglais, de l'allemand et du néerlandais vers le français. Elle traduisait des livres jeunesse, des guides touristiques, etc. Quand on est petit et qu'on voit quelqu'un qui traduit comme d'autres jardinent ou bricolent, on se dit que c'est une activité normale. Une activité, voire un jeu : à part ma mère, un grand-oncle, professeur de grec, avait trouvé un moyen amusant de distinguer, chez Aristophane, les Athéniens des Spartiates : il traduisait les tirades de ces derniers, en leur donnant l'accent marseillais ! Quant à moi, j'avais été, enfant, à l'école néerlandaise. En classe

terminale, je parlais couramment quatre langues : l'anglais, l'allemand, le néerlandais... et le français à la maison. Aujourd'hui, je comprends l'allemand sans problème, mais, si je devais le parler, j'aurais un peu de mal. En Afrique, je n'ai jamais eu l'occasion de parler allemand.

S.F. C'est la même chose pour moi : l'anglais a enfoui l'allemand – que je parlais plutôt bien je crois, jusqu'en khâgne. Ensuite, avec mes séjours longs à Dublin, Sydney et Montréal, et mes choix de parcours universitaires, l'anglais a pris le dessus.

G.L. L'envie de traduire m'est venue assez tôt. En classe terminale, j'avais lu un livre néerlandais, qui racontait la Seconde Guerre mondiale vue par une jeune fille de 17 ans, juive, qui avait dû se cacher pour survivre. Ce livre m'avait marqué et je m'étais dit que ce serait une bonne idée de le traduire. Finalement, ça ne s'est pas fait. Les premiers textes que j'ai traduits, ce sont des poèmes de Breytenbach, alors qu'il était en prison\*. Il avait été condamné à neuf ans de réclusion, une peine très lourde. Le premier ministre John Vorster n'avait pas digéré *Lettre de l'étranger au boucher* que le poète, célèbre en Afrique du Sud, avait écrit. Il voulait le casser. Breytenbach a payé cher son engagement contre le régime d'apartheid : il aura passé sept ans et demi derrière les barreaux – dont vingt-deux mois à l'isolement complet. Après sa libération, j'ai continué à traduire ses poèmes, de l'afrikaans vers le français.

S.F. Je suis « tombée en traduction » avec l'écrivaine australienne Gail Jones\*\*, et les premiers textes que j'ai lus d'elle, ses nouvelles, puis ses romans. Et l'on sait comme la première fois nous hante toujours. Mais c'est aussi par la poésie, celle d'un ami poète américain, Andrew Zawacki, que j'ai concrètement commencé. Avec tout d'abord des publications en revues de poésie, *Le Nouveau Recueil*, par exemple. *Carnet Bartleby* est l'un des premiers livres que j'ai traduits et publiés\*\*\*. Mais je travaille depuis 2004 (depuis vingt ans presque, c'est effrayant !) par à-coups, sur un recueil d'Andrew, le deuxième, *Anabranche*, qu'il m'a mis entre les mains en disant, « si un jour tu as envie de le traduire... » J'avais gardé ce livre plus d'un an avec moi. Je l'avais emporté au Bénin, au moment de l'harmattan, un moment qui m'est cher. À cause du vent, tout est rouge, la poussière de latérite s'infiltre partout, recouvre tout. J'ai choisi un poème qui finissait, quand j'en ai écrit la traduction, par « tout ce rouge » – et j'ai su à ce moment-là que c'était ça, j'avais trouvé. À mon oreille en tout cas, le poème en français était né.

Pour moi, le travail de la traduction commence par un vertige. Quand je travaillais sur mon mémoire de master de traduction sur Gail Jones, j'avais l'obsession de rechercher le terme juste, de ne rien laisser échapper, pas un écho, pas une référence. J'avais choisi cinq nouvelles, je devais les traduire et commenter. J'étais tellement prise par ces textes, tellement concentrée... sous



Georges Lory et Sika Fakambi

« J'avais l'impression de partir en vrille autour d'un mot, dans un troisième lieu, entre les langues »

leur *emprise* pratiquement, mais en conscience de cela, j'en avais le vertige, je devais m'allonger tant la tête me tournait ! J'avais l'impression de partir en vrille autour d'un mot, dans un troisième lieu, entre les langues. C'est Antoine Berman qui disait, « l'acte de traduire n'opère pas seulement entre deux langues, il y a toujours en lui une troisième langue, sans laquelle il ne pourrait avoir lieu... ». Je pense que si j'avais poursuivi une carrière universitaire j'aurais sans doute travaillé sur cette question étrange, que j'ai cru retrouver en écoutant Isabelle Kalinowski, chercheuse au CNRS et traductrice de Max Weber, dans une conférence qu'elle a donnée à l'École de traduction littéraire ETL-CNL, intitulée « Le traducteur et le chamane » – ça résonne beaucoup en moi. Il y a quelque chose qu'a dite aussi le traducteur Christophe Mileschi, que j'aurais bien envie de reprendre à mon compte : « il y a dans la langue un endroit qu'on n'arrive pas à dire ; dans sa propre langue, il y a une zone d'ombre, une boîte noire, que le langage ne saisit jamais. On tourne autour mais on ne le touche jamais, donc en traduction on en a juste un peu plus conscience, de cette chose-là. »

C'est aussi pour cela que l'on veut et doit traduire ces textes dits impossibles. Vous éprouvez cette sensation, vous aussi, ça vous dit quelque chose ?

G.L. Non, je n'ai pas le vertige. J'éprouve parfois une grande joie, oui. Pour les poèmes, c'est la musique qui compte. Il faut que ça sonne bien. En poésie, on n'écrit jamais la même chose que le texte originel, c'est impossible. On est dans le presque. Quant à la prose, il arrive qu'on fasse une trouvaille – d'un mot, d'une expression... Quand on tombe dessus, on est éberlué, scotché !

S.F. Les mots, les paroles, les textes, sont des gestes. Quand je traduis, je suis dans le corps, le geste, la voix – prise dans le rythme et le sens en même temps. Une joie et un vertige physiques devant le texte.

#### Traduire, c'est créer ? Transmettre ? Mentir-vrai ?

S.F. Je préfère la triche, le mentir-vrai comme vous dites ! Se faire croire qu'on est l'auteur, c'est jouissif. On s'imagine qu'on ne doit rien à personne, on se persuade que ce texte-là, en train de s'écrire, c'est le nôtre ! On veut qu'il sonne comme ça et pas autrement, on est seul à choisir, mais sous contrainte, la contrainte d'un texte qui existe déjà dans une autre langue. Traduire, ça vient chez moi du désir d'écrire dans et entre les langues. C'est

vraiment le lieu de mon écriture, d'une certaine manière. Derrida disait : « toute *bonne* traduction doit abuser. » Peut-être que j'aime les textes qui me laissent libre « d'abuser ».

G.L. « Je ne traduis pas, j'écris des traductions » : c'est ce qu'avait noté très justement le poète et traducteur Emmanuel Hocquard. Quand on traduit, on est à la fois totalement humble et terriblement mégalo. Personnellement, c'est le désir de transmettre, plus que le désir d'écrire, qui me pousse.

#### Percevez-vous une différence, dans le maniement de la langue, entre les écrivains africains francophones et les anglophones ?

S.F. Les uns et les autres *peuvent*, dans ces langues laissées par la colonisation, être aussi inventifs et libres, me semble-t-il. Mais je dois dire que je connais très mal les écrivains d'Afrique dite francophone. Je pourrais simplement citer, en en oubliant d'autres, le grand Sony Labou Tansi, les traducteurs burkinabé de *Sozaboy* Samuel Millogo et Amadou Bissiri, Dieudonné Nian-gouna au théâtre, ou Gauz dans son dernier livre – qui d'ailleurs détesterait je crois qu'on l'appelle un « écrivain francophone »... En revanche, entre les colonisations française et britannique, des différences existent. Les colons anglais ont laissé faire certains enseignements dans les langues locales. Alors que dans les écoles de « l'Afrique occidentale française », toutes les langues dites « indigènes » étaient rigoureusement interdites, à l'instar de la langue bretonne ou basque « en métropole », etc. Au Ghana, ou ailleurs, des écrivains comme Nii Parkes, ou Igoni Barrett, ou NoViolet Bulawayo, et d'autres, existent, et c'est cela que je vois, que j'écoute. Ce sont ces textes-là que j'ai envie de traduire, pour ce qui est des écrivains africains : ceux qui sonnent juste à mes oreilles, et plus précisément à mes oreilles d'enfant ayant grandi en Afrique de l'Ouest, dans cette polyglossie bien particulière – nourrie de Birago Diop, de Camara Laye et de Mariama Bâ mais aussi bien sûr de littérature française – où m'est venu ce désir d'écrire entre les langues. Cette écriture libre embrassant tout l'entre-deux des langues en présence. Pour les mêmes raisons, au nom de cette même liberté, j'aimerais bien, je le dis avec un sourire, qu'une maison d'édition me propose, aussi, de traduire un écrivain pas forcément foncé de peau, homme ou femme, à l'identité linguistique pas forcément trop complexe, que je n'aurais pas mis six ans à placer chez un éditeur, ou deux ans à traduire...



**G.L.** Les choses changent, c'est vrai. Les écrivains et les lecteurs aussi. Quand j'ai sorti *Coconut* de Kopano Matlawa chez Actes sud, je m'attendais au succès : publié en 2007, c'était le premier roman d'une « *born free* », le premier récit de l'après-apartheid. En Afrique du Sud, *Coconut* est devenu un livre-culte : plus de 20 000 exemplaires vendus ! Mais en France, il n'a pas dépassé les 2 000 exemplaires. Dans un même ordre d'idée, au Kenya, depuis quelques années, la mode est aux polars *made in Kenya* et ils se vendent comme des petits pains. Seraient-ils lus en France avec le même appétit ? Il est permis d'en douter.

**Outre l'amour de la poésie et un profond attachement à l'Afrique, vous avez en partage une inclination certaine pour les marges. À Londres ou à New York, vous préférez Le Cap ou Cotonou. Ce tropisme, ajouté à votre notoriété, vous donne une grande liberté dans vos choix professionnels. Est-ce vous qui décidez des livres – ou vous passe-t-on commande ? Vous est-il arrivé de refuser une traduction ?**

**G.L.** Cela m'est arrivé une fois, avec un roman de l'excellent écrivain sud-africain Ivan Vladislavic. Le personnage principal est un correcteur, qui passe son temps à s'amuser à permuter des lettres en anglais, à faire des jeux de mots... J'ai dit non parce que se lancer là-dedans, c'était un peu comme de s'attaquer à Joyce : il faut des années d'efforts avant d'arriver à « rendre » un son, un texte qui tienne la route ! En revanche, quand Nadine Gordimer, qui avait lu mes traductions de Breyten Breytenbach, m'a appelé pour me demander de la traduire, j'ai dit oui... après avoir un peu hésité, car elle avait la réputation de se fâcher avec les traducteurs. Quand j'avais un doute pour traduire tel passage ou tel terme, je faisais avec elle comme avec Coetzee : je lui soumettais une liste de questions et elle répondait. Coetzee est, soit dit en passant, beaucoup plus facile à traduire que Gordimer. Son écriture est fluide, je ne sais pas comment il fait pour fabriquer ses phrases. C'est de l'eau ! À ma grande surprise, j'ai appris il y a seulement deux ou trois ans, que Coetzee maîtrisait parfaitement le français... Il s'était bien gardé de me le dire !

**S.F.** Pour l'expérience et la notoriété, je ne pense pas du tout être à égalité avec Georges Lory ! Je suis née à Cotonou, j'ai grandi à Ouidah, ce n'est donc pas exactement une préférence... Mais l'idée des marges plutôt que les centres, oui. Au début, et même des années durant, je ne faisais évidemment que proposer, sans relâche. Maintenant, comme je ne fais pratiquement que traduire des textes un petit peu compliqués depuis *Notre quelque part*, et qu'en plus je suis de nature à laisser le temps agir en moi et sur les textes – pour parler gentiment des délais longs que je m'impose moi-même, et aux éditeurs du même coup, quand ils les acceptent – j'ai dû malheureusement renoncer à de beaux projets, chez des éditeurs qui m'intéressaient. Ce qui est sûr c'est que mon intuition me porte à collaborer plutôt avec des éditeurs qui me laisseront « abuser » en traduction... dans la limite du raisonnable !

**Propos recueillis par Catherine Simon**

\* *Feu froid*, Christian Bourgois, 1976

\*\* Le premier livre traduit et publié par Sika Fakambi est *Pardon* de Gail Jones, Mercure de France, 2008

\*\*\* Éditions de l'Attente, 2012



ENTRETIEN **DOMAINE FRANÇAIS**

# Tropique de la fraternité

À 90 ans, l'écrivain franco-haïtien René Depestre réanime le roman de sa vie. *Popa Singer* est un texte à la fois lyrique, truculent, sidéral.

**L**es vies, il en est de saisissantes, rutilantes, ciselées d'expériences, de rencontres, de combats, de ruptures, mêlant sacré et profane, matérialisme et spiritualité. Des vies édificatrices. Presque des vies de saints ! « *Synoptique et intégrée* » : ainsi René Depestre, semillant franco-haïtien, né en 1926 à Jacmel (Haïti) d'un père pharmacien décédé très tôt et d'une mère couturière, qualifie la vision qu'il a de son existence, de son expérience de citoyen, d'homme d'action, de révolutionnaire. Des réussites, il en a connu. Des succès littéraires, comme le prix Renaudot pour *Hadriana dans tous mes rêves* en 1988. À son actif, dix-sept recueils de poèmes dont *Étincelles*, son premier, publié en 1945 ou encore *Un arc-en-ciel pour l'Occident chrétien* (Présence africaine, 1967), une quinzaine d'ouvrages (romans, nouvelles, essais). « *Quand je regarde mon parcours, c'est un parcours général d'échecs. Mais j'ai su transformer mes échecs politiques en état de santé littéraire, en état de santé artistique.* » Communiste, parrainé par Aimé Césaire et André Breton, il fut chassé d'Haïti, de France, de Tchécoslovaquie où il remit en cause le concept de dictature du prolétariat. Secrétaire de Pablo Neruda, il s'exerça à la guérilla au Brésil, sera le compagnon de route des frères Castro et de Che Guevara, avant d'être éjecté de Cuba pour critiques envers le stalinisme rampant. Apatride, il devint alors secrétaire du directeur général de l'Unesco. Son nouveau roman, *Popa Singer*, raconte l'histoire de la résistance de sa famille au régime de Duvalier, alias Papa Doc, despote fou, sanguinaire qui mariait l'anti-communisme et un côté obscur, sorcellaire. Politique, érotisme solaire et vaudou, les trois éléments qui caractérisent l'œuvre de Depestre y sont bien présents. Un roman mâtiné de créole. Cette langue luxuriante, puissante introduit une profondeur de champ (et de chant) conséquente et révèle un réalisme magique à dimension cosmique.

Installé depuis les années 80 à Lézignan-Corbières (Aude), René Depestre, humaniste tropical, hyper-sensible aux derniers soubresauts de l'actualité (les attentats jihadistes) ainsi qu'aux effets pervers de la mondialisation, tisse une œuvre aussi poétique que philosophique. Pour cela, il garde, suivant les recommandations de sa mère, toujours plusieurs fers au feu, en entretenant d'innombrables chantiers littéraires.

**René Depestre, comment définiriez-vous *Popa Singer* ?**

C'est une évocation plutôt burlesque des affaires haïtiennes

sous le régime de Duvalier. Absent d'Haïti pendant une douzaine d'années, à mon retour, je suis tombé sur la dictature de Duvalier que j'avais connu. Nous étions voisins dans le même quartier. À l'époque, c'était un petit médecin de campagne très gentil avec qui je jouais aux cartes. Nous étions amis et à mon retour en décembre 1957, ma mère m'a mis en garde : « *Ton partenaire aux cartes, ton ami médecin est devenu depuis deux mois qu'il est au pouvoir un dictateur sanguinaire. Il a déjà fait massacrer des familles entières...* » Donc je ne suis pas allé le voir. En

février 58, un matin, il m'a fait demander. Je suis allé à sa rencontre et j'ai eu une longue conversation avec lui. Une conversation incroyable. Mes cheveux se sont dressés sur la tête quand il m'a exposé son programme fasciste, sans queue ni tête. J'ai eu le sentiment

« **La terre est trop petite pour être un lieu d'exil** ».

d'avoir en face de moi un personnage extrêmement dangereux. Le petit médecin amical d'autrefois avait disparu. Il y avait sur son bureau, à côté de ses mains, une bible. Sur la bible, un Colt 45 et un coran à côté avec dessus un poignard de parachutiste. Voici l'homme qui me recevait. Vêtu de noir, il avait l'air d'assurer un grand deuil. J'étais sur mes gardes. Il m'a fait des propositions. Il m'a invité à le rejoindre. Il voulait que je sois ambassadeur de Haïti aux Nations Unies. Il m'a fait des promesses incroyables. Je n'ai rien accepté. Il m'a invité à dîner avec mon épouse. Et la veille du dîner, je me suis fait excuser. Quelques jours après, il a envoyé les Tonton macoutes chez moi. Il y a eu une perquisition grotesque dans ma bibliothèque. Et puis on m'a mis en résidence surveillée, j'ai vécu une année très difficile.

Ma femme était d'origine israélite. Et j'avais un beau-frère qui était palestinien. Ma mère, une femme très énergique, a pu unir autour de la table familiale, d'une façon très démocratique, une Juive et un Palestinien. J'ai conçu ce roman comme une sorte de concerto avec plusieurs mouvements.

**Vous y évoquez le politique, mais aussi le vaudou...**

Jusqu'à ce roman, l'évocation du vaudou dans les lettres haïtiennes était faite d'une autre façon. On évoquait les cérémonies, les dieux vaudou, dans leur ensemble originaires d'Afrique. Mais il y a des dieux créoles qui sont nés sur la plantation coloniale, à l'époque de l'esclavage et de la colonisation. Il y a à la fois des dieux d'origine africaine, des dieux créoles, mais la possibilité aussi qu'il puisse y avoir des dieux blancs. Jusqu'ici il n'y avait jamais eu de dieu blanc. Ma propre mère pouvait être chevauchée, habitée par un dieu. Il se trouve que



Nemo Peric Stefanovich

c'était un dieu blanc. Pourquoi un dieu blanc ? Parce que la machine Singer avec laquelle ma mère gagnait sa vie et assurait notre éducation avait été achetée dans un magasin tenu par un commerçant allemand qui avait donné à sa boutique le nom d'un grand poète autrichien Hugo von Hofmannsthal. On était en plein fantastique haïtien, fantastique vaudou.

J'ai donné à mon roman à la fois une dimension religieuse avec la présence du vaudou, une dimension politique avec Duvalier et le réseau communiste et la révolution cubaine en perspective, mais aussi une dimension érotique. Car, heureusement, ce qui m'a protégé pendant tout mon parcours communiste, ce n'est pas seulement ma connaissance du surréalisme, ma rencontre avec Césaire et Breton, en Haïti en 1945, mais une conception de l'amour différente de la conception qui prévalait, qui prévaut encore aujourd'hui. Ce que j'appelle l'érotisme solaire. J'étais préoccupé dès mon adolescence par le fait que lorsque l'on parlait du merveilleux on n'incluait pas dans l'histoire du merveilleux l'acte d'amour, la relation du couple, le mariage. Je trouvais drôle qu'une chose si belle que l'amour entre un homme et une femme ne soit pas considéré comme une activité merveilleuse comme l'expérience religieuse dans le catholicisme. Alors, j'ai décidé d'intégrer mon expérience sexuelle au sentiment du merveilleux.

### **Popa Singer, en fait, c'est l'éloge de votre mère, non ?**

C'est un hommage, c'est un hymne à ma mère. Mes frères et moi avons eu conscience très tôt que nous avions une mère exceptionnelle. Indépendamment du fait qu'elle était chevauchée religieusement par un dieu blanc, ce qui était vraiment exceptionnel en soi. Elle avait fait preuve d'un tel courage. On la voyait se lever tous les jours à quatre heures du matin et se coucher très tard pour nous envoyer à l'école, insister pour qu'on observe l'hygiène dans notre vie personnelle, qu'on ait une bonne éducation. Ma mère avait même une vision presque aristocratique de notre éducation. Elle nous amenait aux cérémonies vaudou. Elle nous mettait en contact avec la paysannerie. Ma mère avait une vision généreuse et fraternelle de la vie. Elle m'a intégré à un féminisme extraordinaire. Une conception noble, pas machiste du tout. Donc tôt ou tard, je devais lui rendre hommage. C'est un hymne à la femme. À la fois comme mère et à la fois comme femme.

### **Vous avez parlé tout à l'heure de concerto, mais au-delà de la musicalité, il y a la fabuleuse puissance de la langue créole...**

J'ai voulu sortir le français de son lit académique. J'avais découvert le surréalisme, l'expérience surréaliste, la remise en question du langage comme l'avaient conçu des gens comme Breton, Aragon, Eluard, Desnos et d'autres. J'avais pour cela la connaissance du créole. Le créole, c'est une remise

en question du langage français. C'est une sorte de terreau secret qui est sous-jacent à la langue française que nous utilisons. On crée un climat, une chaleur, un sens de la fraternité. Dans mon roman, j'ai voulu aussi élargir sa portée en abordant les problèmes actuels. En montrant que ce qui manque aujourd'hui à la mondialisation, c'est une culture propre. La seule grande idée après l'effondrement des utopies historiques dont ont besoin les relations entre les peuples et entre les sociétés devant tous les drames auxquels nous assistons et récemment encore le drame jihadiste qui ensanglante l'Europe et le monde, c'est l'idée de fraternité.

Je me souviens que quand j'ai rencontré Che Guevara pour la première fois, je lui ai demandé au cours de la longue conversation qui a duré six heures s'il pensait qu'un jour l'idée de fraternité finirait par l'emporter sur les contradictions que l'on trouve dans l'histoire des sociétés. Il m'a dit qu'il n'avait pas de réponse à ma question. Deux ou trois ans après, j'ai rencontré Jean-Paul Sartre à Moscou et lui ai posé la même question. Je lui ai dit que j'avais posé la question à Che Guevara et Sartre m'a affirmé aussi qu'il n'avait pas de réponse. Est-ce qu'un jour, on trouvera un accord fraternel entre la nature animale des hommes et la culture ? Sartre m'a dit aussi avec beaucoup d'émotion, qu'il n'avait pas de réponse mais que



l'idée était bonne. Un jour, l'idée de fraternité doit devenir une évidence dans les relations humaines. C'est ce dont a besoin la civilisation mondiale.

### Ce roman a une histoire plutôt douloureuse...

Une histoire dramatique. C'est un livre que j'ai écrit en 2000-2001. Que j'ai adressé à mon éditeur qui était Gallimard. La commission de lecture chez Gallimard a pensé que mon livre était impubliable. Hermétique, on ne comprenait pas où je voulais en arriver. Je l'ai oublié dans un tiroir. C'est tout à fait par hasard, quinze ans plus tard, lors d'un rangement, que je suis tombé sur ce manuscrit et j'en ai parlé à une amie à moi, qui l'a donné à lire à l'éditrice Laure Leroy (Zulma), qui a trouvé que c'était un bon manuscrit. Mais qu'il fallait peut-être – et là Gallimard avait raison – un mode d'emploi. Parce que j'ai voulu réunir dans un tout cosmique l'ensemble de mes expériences. Et ça n'a pas été compris par les lecteurs de Gallimard. Ils ont pensé que mon livre était obscur. Donc je suis très content de l'accueil qui lui est fait. Je suis très content qu'on m'ait compris parce que j'avais le sentiment d'un échec avec ce livre. Je l'ai porté cet échec pendant de longues années. J'ai même cru à un moment donné, être victime du syndrome qu'a révélé Melville, le syndrome de Bartelby. Enrique Vila-Matas a fait un très beau livre là-dessus. Je pensais que j'avais le syndrome puisque je ne pouvais plus aborder la fiction. J'étais bloqué du fait que ce livre était dans un tiroir, que je l'avais oublié. Donc j'ai écrit des poèmes, j'ai écrit de petits essais, j'ai fait des listes de fictions qui sont en attente sur mes chantiers et que j'espère pouvoir traiter. Maintenant, je suis compris. Il n'y a rien de plus merveilleux pour un écrivain d'être compris.

### En quoi pour vous Aimé Césaire fut une rencontre déterminante ?

Césaire a été une révélation. Il a dit une chose formidable : l'homme n'est pas seulement animal, pas seulement végétal, pas seulement minéral. L'homme est univers. Césaire a fait déboucher la poésie sur le cosmique. Je pense qu'on peut caractériser la poésie de Césaire comme un pan-humanisme cosmique – pas seulement humanisme parce que je me méfie du mot qui a été traîné dans la boue du fait du nazisme, du fascisme, de l'esclavage et de la colonisation, et que l'humanisme n'a pas vraiment marché dans le monde. Le mot pan introduit une universalité qui concerne le monde entier. Et la mondialisation crée les conditions puisque c'est un phénomène d'unification technologique, d'unification religieuse, de toutes sortes d'unification en cours, mais ça ne suffit pas. L'homme n'est pas seulement un homme de l'Hexagone, d'Afrique ou un homme d'Amérique latine... Nous allons vers un homme total. Une totalité humaine. C'est ce que Sartre appelait l'idée de fraternité qui m'a beaucoup préoccupé et qui continue à me préoccuper aujourd'hui. Dans quelle mesure on parviendra pour échapper aux maux de la mondialisation à une société humaine fraternelle, à un civisme international. Jusqu'ici on est attaché à des civismes nationaux. Un civisme français, un civisme anglais, un civisme allemand. On voit la difficulté qu'ont tous ces civismes à constituer même l'Europe.

### Haïti est un petit pays, mais un grand pays d'écriture...

Dans le *Figaro* justement, il a été écrit que les écrivains y ensoleillaient la langue française. Mais si on peut jouer ce rôle culturel, paradoxalement il n'y a pas de société civile en Haïti. Il n'y a pas d'État, comme a dit Régis Debray. Il n'y a pas de na-

tion haïtienne. Mais il y a une sorte de nation culturelle. Il y a les intellectuels haïtiens, les universitaires, les écrivains, les peintres qui portent à bout de bras Haïti. Alors moi, je me suis demandé après le double effondrement sismique et civique : est-ce qu'il n'appartient pas maintenant à ces intellectuels, à cette intelligentsia haïtienne si originale de créer un civisme original à partir de nos idées fraternelles, à partir de l'art, à partir de la peinture, à partir de notre expérience en littérature et en musique. Naturellement je ne peux pas y jouer un rôle puisque je ne peux plus me déplacer. Je suis dans le vieil âge d'homme. Mais mon espoir, espérons-le, c'est que l'intelligentsia haïtienne finira par prendre en main l'avenir du pays et par l'intégrer au mouvement général de civisme international auquel j'ai fait allusion.

### Cela fait plus de trente ans que vous habitez à Lézignan. Auparavant vous aviez voyagé de par le monde. Avez-vous ici retrouvé d'autres racines ?

C'est une très bonne question que vous me posez ici. Le mot exil vient tout de suite à l'esprit. Généralement les Haïtiens qui se sont installés aux États-Unis, au Canada, en Europe se considèrent comme des hommes en exil. Moi, non. Dès le départ, j'ai toujours pensé que la terre est trop petite pour être un lieu d'exil. C'est une terre-patrie. J'ai eu le sentiment de la patrie planétaire très tôt. Et quel est mon système personnel ? C'est de m'ajouter des cultures. Au lieu de me sentir séparé, je me suis dit que chaque nouvelle langue que j'apprends, chaque culture à laquelle je suis intégré, ça s'ajoute. C'est un agrandissement de mon échelle culturelle personnelle, c'est ce qui s'est passé. Comme je me suis senti un Brésilien de plus au Brésil, un Français de plus à Paris ou à Lézignan-Corbières.

### Vous vous considérez comme un écrivain ou comme un poète qui écrit aussi des romans ?

Je me considère comme un écrivain franco-haïtien. On me mutilerait si on enlevait le « franco » ou le « haïtien ». Dans tous mes romans, il y a une poésie. C'est un genre hybride, le roman poétique. J'ai réussi à introduire le lyrisme, la poésie de manière sous-jacente. Le lyrisme ne doit pas gêner la trame narrative, l'intrigue, l'action qui sont des valeurs propres à la narration romanesque. Et ça, je crois que ça a marché aussi bien dans mes romans *Hadriana dans tous mes rêves* et *Le Mât de Cocagne* que dans mes nouvelles. Je reste poète incessamment, je n'arrête pas de l'être.

### Vous apparaissez dans une nouvelle collection (« Entre les lignes », chez Honoré Champion) avec Aimé Césaire, Amadou Kourouma, Tahar Djaout, Frantz Fanon, Lyonel Trouillot... Vous vous sentez bien dans leur parage ?

J'appartiens à toute cette génération du tiers-monde, du sud. Nous constituons une francophonie vivante et nous avons besoin de ça pour rejoindre la mondialisation. Moi, je pense que notre devoir, outre les fictions que nous écrivons, c'est d'apporter des idées nouvelles, d'apporter des viatiques à l'idée de fraternité qui est absolument indispensable, qui doit devenir comme le souhaitait Sartre, une évidence dans la vie des peuples, dans la vie des sociétés. C'est l'idée de fraternité qui sauvera le monde. On en a besoin plus que jamais.

Propos recueillis par Dominique Aussenac

POPA SINGER de RENÉ DEPESTRE  
Zulma, 160 pages, 16,50 €



CRITIQUE DOMAINE FRANÇAIS

# L'écart et l'éclat

DANS UN ROMAN OÙ FICTION ET SOUVENIRS SE CONFONDENT – ET QUI EST D'ABORD UN MAGNIFIQUE HOMMAGE D'UN FILS A SON PÈRE –, BLAS DE ROBLÈS INVITE À RÉFLÉCHIR SUR L'HISTOIRE TELLE QU'ELLE SE FAIT ET SE DÉFAIT.

Qu'est ce qui transforme une existence en une « vie » ? Qu'est ce qui la promet a la dignité du romanesque ? La question ne s'est sans doute pas posée dans l'esprit du narrateur qui, tombe à l'eau alors qu'il était parti seul en mer « pour s'éloigner aussi loin que possible des hommes et de lui-même », va se retrouver « transporté au ciel de la mémoire » et voir defiler, non sa propre existence, mais celle de son père a qui appartient le bateau, et avec qui il a partagé de mémorables parties de pêche. Comme si la perspective de la fin le ramenait au secret des origines, a ce père dont la vie va defiler dans son esprit.

Ce roman vrai de Manuel Cortes reve par son fils, s'édifie au fil de 270 tableaux ou séquences qui sont autant d'évocations de figures du père. Une vie diffractée dans le miroir d'une prose donnant a voir et a éprouver une vie commencée en 1923, en Algérie, a Sidi-Bel Abbès ou les parents de Manuel, des Andalous arrivés en Algérie en 1882, tenaient un bar. Une destinée indissociable donc de tout un pan de l'histoire de l'Algérie et de cette communauté composée d'Espagnols, de Juifs, d'Italiens, autrement dit de ces pieds noirs qui « n'ont existé en tant que tels qu'une fois

leur monde disparu », et que l'auteur fait revivre avec un sens aigu du détail vrai et du « génie des lieux ».

En train d'échapper, grâce a une brillante scolarité, aux déterminismes sociaux qui cadenassaient les destins individuels, Manuel commençait sa deuxième année de médecine lorsque les Américains débarquèrent en Afrique du Nord. Il s'engage, est enrôlé comme infirmier puis comme médecin auxiliaire avant de participer, au sein des troupes coloniales – ou il pratiquera la chirurgie de guerre – a la campagne d'Italie, au débarquement en Provence, a la bataille des Vosges. Jusqu'au jour ou, a Mulhouse, il sautera sur une mine « La guerre est passée sur mon père, elle l'a roulé, secoué, tanné, endurci pour le meilleur et pour le pire, il s'est laissé porter par elle, comme tant d'autres, jusqu'à ce que le flux s'affaiblisse et le dépose sur la greve. Un bois flotte dont je ne suis qu'une pitoyable allégorie ».

Héros de guerre devenu chirurgien en vue, Manuel Cortes était « L'Espagnol qui a réussi », un porte drapeau de l'intégration. Jusqu'en 1961, moment ou tout bascule et ou « l'immaginable advient » avec la rupture, le rapatriement en France et une vie a refaire.

Ces tribulations, ces épisodes ou alternent fascination, effroi, enthousiasme, Blas de Robles en compose une matière riche de détails rêves ou avérés, de biographèmes, d'anecdotes ou les rates des souvenirs de son père le disputent au refoulement du passé. C'est dire combien ces moments du passé sont recomposés au présent de la remémoration et relèvent d'une écriture trempée d'imaginaire, d'une résurrection du passé non pas tel qu'il fut mais tel qu'il s'invente, et que le « reenchanté » la littérature « Des qu'on se mele de raconter, le réel se plie aux exigences de la langue il n'est qu'une pure fiction que l'écriture invente et recompose ».

Mais ce qui frappe, c'est la façon dont cette vie s'inscrit dans l'épaisseur de la chair du fils, « parce qu'il s'agit d'abord d'entraîles et de terre rouge, d'ivresse de vivre, d'embrasement de l'âme sous la lumière du plein été ». Une emprise physique, une intensité vitale – qui, par delà les noirs des sous de l'Histoire et ses vérités enfouies – donne au roman sa tension, sa liberté, son souffle et cet effet de présence d'ou, « ni pied noir, ni français ni espagnol », émerge un homme, un vrai.

**Richard Blin**

**Dans l'épaisseur de la chair,**  
de Jean Marie Blas de Robles  
Zulma, 384 pages, 20 €

# LE MATRICULE DES ANGES

Julie Coutu, septembre 2016

CRITIQUE DOMAINE FRANÇAIS

## La mémoire neuve

AVEC *LE GARÇON*, LE CONTE D'APPRENTISSAGE  
DE MARCUS MALTE SE FAIT HISTOIRE HYPNOTIQUE.

**L**n'a pas de nom. Il ne parle pas. Il ne connaît rien d'autre que cette femme, sa mère, et leur cabane, sa cour et son enclos. Un jour, la mère meurt. Livré à lui-même, dans ce monde dont il ignore tout, il va lui falloir découvrir, apprendre. Approcher les hommes, lui, l'enfant sauvage qui ne sait rien des codes en usage dans cette société dite civilisée. Les premières rencontres sont cruelles. Pourtant, il avale le monde, l'enfant qui n'en est plus un, s'y jette sans un regard en arrière : « *désormais il veut voir. Il veut savoir. Il veut connaître. Il veut se frotter à ses semblables. À compter de ce jour il ne refusera plus leur compagnie, et même il la recherchera, et cela ne changera pas jusqu'au crépuscule de sa vie où sans doute alors il aura fait le tour de ce qu'ils sont et de ce qu'il est et jugera bon de s'en détacher et où de nouveau il aspirera à la solitude qui est au final la seule certitude et l'unique vérité sur lesquelles l'homme peut se reposer.* »

Les récits de Marcus Malte ont cette mélancolie poétique qui les fait osciller entre découverte et sagesse, autour d'une réflexion plus profonde sur l'humain, l'être humain comme être à la vie. *Le Garçon* est un personnage à la fois plus petit et plus grand que nature. Petit, par son silence jamais brisé, qui en fait longtemps l'autre de l'histoire. Celui qui écoute, suit, s'adapte. Grand par sa capacité à absorber le monde. Gamin des broussailles que des chemins de hasard vont entraîner, de Paris aux tranchées de la Grande Guerre, des routes de bohémiens et des champs de foire à l'Amazone, en passant par Cayenne et son bagne : « *Il est portefaix à Paramaribo. Il est cireur de chaussures à Georgetown. Il est coupeur de canne dans les plantations du Demerara. Il est chasseur de papillons à Bartica. (...) Puis il s'enfonce à l'intérieur des terres* ». Au gré des rencontres : Joseph l'homme-chêne et Le Gazou, Brabek l'ogre des Carpates, Gustave et Emma, le caporal. Longue sera la route pour celui qui s'appelle toujours le Gar-

çon. Un nom ? « *Même l'invisible et l'immatériel ont un nom, mais lui n'en a pas* ». Voué à passer, sans autre existence que celle de ses pas, de son cheminement, ou celle qu'on lui prête, il sera nommé néanmoins. Emma, son grand amour, qui lui offrira ses plus belles années, « *le point culminant de sa condition d'homme. Et le bonheur en sus, à son paroxysme* », l'appellera Félix en hommage à Mendelssohn, pour ses *Romances sans paroles* qui le font tomber en extase. Puis ce sera Mazeppa, soldat, fantassin, matricule. Un nom de guerre et Vive la France pour ceux qui marchent, s'enterrent, rampent.

La vie du garçon s'orchestre en trois temps. Emma, l'Avant, l'Après. Trois temps d'une valse triste illuminée par quelques années. En se jetant dans le monde, le Garçon abandonne l'enfance, sa grâce. « *Tout homme laisse un jour derrière lui son enfance. Il ne la retrouvera pas. Seuls quelques très vieux ou très fous bénéficient parfois de cette seconde chance. Les autres quand ils quittent ce monde qu'ont-ils de si précieux à emporter ?* » Malgré cette rupture, il reste une silhouette comme hors du monde, hors du temps, faite pour les longues errances, livrée à l'immédiateté des choses. Privé de voix, Marcus Malte passe tout par les sens et donne à sentir, goûter, toucher. *Le Garçon* est un récit du ressenti, de l'émotion, une réflexion sur l'homme, le rapport au temps, à l'autre, au civilisé. Comment naît-on ; comment devient-on ; comment demeure-t-on homme ? Avec ses personnages qu'un souffle arrache, le conte d'apprentissage se fait histoire hypnotique, mélange hasardeux de philosophie, de poésie, de burlesque, de tragique, pour un exil au bout du monde et de soi-même, tout de demi-tons, à la fois lyrique et comme en sourdine.

Julie Coutu

*Le Garçon*, de Marcus Malte  
Zulma, 544 pages, 23,50 €



## CETTE NUIT de Joachim Schnerf

L'oubli, le deuil, l'absence le roman mémoriel de Joachim Schnerf plonge dans les gouffres de la condition humaine. Salomon, patriarche d'une famille juive de Strasbourg, revit avec émotion Pessah, la Pâque qu'il a célébrée maintes fois avec ses proches. Cette fois, les rites n'auront pas la même saveur. Sarah, son épouse, n'est plus. Pour en « *découdre avec l'oubli* », le vieil homme s'accroche à la signification de cette fête commémorant l'Exode, la sortie des juifs d'Égypte. Un recueillement qui mêle la joie de la libération à la tristesse de l'exil. Un retour sur soi qui lui permet de convoquer les souvenirs heureux, mais aussi les conflits qui ont marqué sa vie de mari, de père et de grand-père. Malgré toutes ces tentatives pour garder la tête hors de l'eau, Salomon peine à survivre. Lui, le rescapé des camps de concentration nazis, lutte déjà avec force pour surmonter l'horreur qu'il a côtoyée dans sa jeunesse. « *Les corps dévorent par le typhus, nos bourreaux au regard amuse* ». Il évite la chute grâce à l'emploi maniaque d'une forme d'« *humour concentrationnaire* », acide, provocateur, qui passe mal avec qui ne connaît pas son histoire et parfois même avec les siens. D'autant plus que les réunions familiales ont souvent tendance à finir en prises de bec. Entre sa fille cadette au tempérament affirmé, son aînée plus timide, ses beaux-frères atypiques et ses petits enfants, la table a vite fait de s'animer. Notamment lorsqu'il est question de politique. « *Toute la Knesset était représentée dans la salle à manger de la gauche à la droite* ».

Joachim Schnerf, avec un tact infini, parvient à mêler la grande Histoire au quotidien. Les croyances millénaires, les drames du XX<sup>e</sup> siècle, entrent en résonance avec l'existence de son personnage principal. Au temps linéaire et froid de l'analyse, il substitue l'espace ouvert de la mémoire et des sentiments. Un lieu toujours disponible, un refuge qui permet de dresser un portrait en creux de l'absente et de vaincre l'inéluctable perte.

**F. Mannoni**

Zulma, 160 pages, 16,50 €



# Zombie irradié

PUBLICATION DE *L'ÉTOILE ABSINTHE*, ROMAN INACHEVÉ  
DE JACQUES STEPHEN ALEXIS, LE GRAND SOLEIL ROUGE  
DE LA LITTÉRATURE HAÏTIENNE,

Officiellement, Jacques Stephen Alexis né en 1922 à Gonaïves n'est toujours pas mort. Son corps n'ayant jamais été retrouvé. Officieusement, il fut exécuté avec ses camarades par les Tontons macoutes du dictateur Duvalier, lors d'une tentative de retour clandestin en Haïti, en avril 1961. Quelques jours plus tard, les Américains tenteront de débarquer dans la Baie des cochons à Cuba, propulsant le régime castriste vers le Bloc soviétique. Descendant du père de l'indépendance haïtienne et empereur de Haïti, Jean-Jacques Dessalines, fils du diplomate et écrivain Stephen Alexis, Jacques Stephen eut les vies créatives et fulgurantes d'un médecin neurologue, d'un militant humaniste et communiste international, ayant rencontré Mao Tsé Toung, d'un écrivain vibrionnant, luxuriant et baroque. Héritier des poètes de la négritude (Césaire, Senghor), instigateur du réalisme merveilleux caribéen alliant réalisme social, fantastique et arts et traditions populaires, il publia quatre romans. *Compère général Soleil* (1955, Gallimard), son livre phare, relate la conversion au communisme d'Hilarion, jeune et pauvre haïtien. Il finira lui aussi assassiné. Au-delà du tragique, ce qui éblouit dans l'œuvre d'Alexis, c'est la toute-puissance d'une écriture, l'immense force de vie, d'amour, le côté solaire, l'explosivité des images, l'émergence de la poésie, du créole et de l'imaginaire haïtien.

Cinquante ans après sa disparition, les éditions *Zulma* exhument *L'Étoile Absinthe*, roman inabouti, retrouvé dans des tiroirs. Jacques Stephen voulait en faire le deuxième tome d'une trilogie amorcée avec *L'Espace d'un cillement* (Gallimard, 1955). Les thèmes de dépossession et de re-possession, récurrents dans ses écrits, mettent en scène la figure de la putain et de l'ouvrier. Et ce, dans une histoire d'amour chrétienne, courtoise (troubadours ou romantiques), fou, mâtiné de surréalisme (Breton), d'animisme (panthéon vaudou), d'érotisme cosmique, de lutte des classes et des peuples.

Niña Estrellita, prostituée cubaine rencontre El Caucho, prolo communiste. Elle reconnaît en lui, Rafaël, son premier amant, alors qu'elle-même se prénomme Églantine. Dans cet *Orfeo Negro*, le couple se forme, se désunit. Églantine, honteuse de son passé, fuit. On la retrouve dans cet écrit posthume où il est question de purification et de métamorphose. Se dépouillant de ses oripeaux, Églantine s'établit dans une pension où elle rencontre Célie, femme d'affaires, annonciatrice des *Mama Benz* africaines. Elles affrètent un navire pour transporter du sel, (sic ! commerce ou alchimie ?) d'un bout à l'autre de l'île. Au cours de la traversée, le bateau est pris dans une tempête tropicale. « *Nous qui patrouillons aux frontières de l'humain, nous qui explorons les lacs de l'effroi, nous les amis du cœur misérable, nous nous découvrons quand le Néant pond ses œufs dans les blessures, nous ne répondons alors de rien. L'Églantine a vu tout ce qu'elle pouvait encore connaître : la mort est un sacrement d'offrande ou une démente blasphématoire.* »

Dans une véritable émergence des Enfers sur mer, Églantine subit les assauts des forces obscures, ainsi que les tentatives d'un jeune mousse en rut à se fondre en elle. À l'instar du voilier, baptisé *Dieu-Premier*, la jeune femme résiste, s'arc-boute. « *La gelée liquide des oligo-éléments fait chatoyer la mer furieuse sous la rumeur panique du vent et l'éteignoir de la nuit impénétrable.* » La grâce et la Rédemption poindront au petit matin. Sur la plage, le charivari d'une bande de carnaval les accueille. Églantine rêve, qu'engloutie sous cent mètres de fond, elle rencontre les divinités vaudoues, leur défilé, leurs rythmes provoquent sa transe, sa transcendance. Le roman se termine là. À nous, lecteurs ou écrivains d'en imaginer la fin. Jacques Stephen Alexis nous porte dans son sacré souffle.

**Dominique Aussenac**

*L'Étoile Absinthe*, de Jacques Stephen Alexis  
Zulma, 160 pages, 17,50 €



# Lignes de front

ANIMÉE PAR L'« ÉNERGIE DES LOINTAINS », LA REVUE APULÉE AFFRONTÉ LE PARADOXE MÉDITERRANÉEN.

**L**a Méditerranée, aujourd'hui, est bien différente de cette *Mare nostrum* qu'elle fut jadis, aux temps aventureux d'Ulysse, de l'Empire romain, ou de ces époques fastes que scruta Braudel. Loin d'être un espace d'échange également partagé par ses riverains, elle n'est plus, au mieux, que rivages bétonnés et bondés, ou, bien pire, cimetière de corps fugitifs, d'exilés désespérés. La revue *Apulée*, dirigée par l'écrivain Hubert Haddad, s'entête pourtant à demeurer « attentive aux œuvres vives du Maghreb et de la Méditerranée, de l'Afrique et au delà ( ) aux voix nouvelles, lointaines ou proches ». Lucius, le héros du roman d'Apulée (*Les Métamorphoses*, ou *L'âne d'or*), eut

à connaître, durant son voyage initiatique, bien des péripéties – mais leur issue en fut heureuse. Ce n'est pas ce qui advient le plus souvent dans les récits, poèmes, essais rassemblés ici sous la thématique, malheureusement d'actualité, choisie pour cette troisième livraison : *La guerre et la paix*.

Les guerres civiles, la tyrannie, le fanatisme, la pauvreté, l'exil, voici quelques figures du Mal que tentent d'affronter, chacun à sa manière, les écrivains ici réunis – et il faut prendre le temps de se plonger dans ces centaines de pages, d'y entendre le fracas des armes ou les cris des tortures, d'y respirer la poussière des villes bombardées, mais aussi le parfum persistant d'une fleur qui s'entête à pousser dans les ruines ou des épices des plats encore partagés. Les sentiers esquissés ou parcourus ici sont multiples, les voix ont des accents divers, de l'implication à la nostalgie, de l'humour à la prophétie. Jean-Marie Blas de Robles, ainsi, ose nous inciter avec force à « excréter l'Ihade », car il y voit battre le « cœur noir » de l'homme, du guerrier qui se livre au pillage et à l'extermination de l'anniversaire Beata Umubyeyi-Maressa, dans une nou-

velle au titre à peine ironique, « *La civilisation* », imagine, dans un futur proche, un Rwanda qui, pansant les plaies du génocide, adopte des vieillards européens qui fuient leurs pays et viennent ainsi en quelque sorte monnayer leur passé. Un beau poème d'Amin Khan offre des variations sur cette antienne que reprenaient

en chœur, depuis des siècles, les vengeurs, mais qu'entonnent aussi aujourd'hui ceux qui se lancent dans des guerres qu'ils disent *preventives*. « *Il faut détruire Carthage* »

Des dossiers s'intéressent plus particulièrement à des écrivains qui vécurent au cœur de cet espace méditerranéen et à certaines des questions qu'ils durent y affronter. Nous (re)découvrons ainsi comment

Camus pensa le « *paradoxe terroriste* », comment il réfléchit, en parallèle, aux victimes des attentats durant la guerre d'Algérie et à la violence presque innocente de ces *Justes* que furent certains terroristes russes contre l'oppression tsariste. Nous retrouvons la figure solaire de Jean Senac, se voulant jusqu'au bout, jusqu'à la mort, « *algérien européen* », et son destin ici rapproché de celui d'un autre martyr-vigile, Pasolini. Des photographies et des poèmes de Madeleine Riffaud nous permettent aussi de la suivre dans sa découverte de cette Algérie encore française mais qui voulait déjà devenir algérienne. Le visage d'une vieille femme se prenant la tête dans les mains a l'annonce d'on ne sait quel malheur vient alors en regard d'une très simple et très belle « *Chanson pour les Aures* » où l'on entend la voix des opprimés et des révoltés, d'hier et d'aujourd'hui : « *Nous délierons de l'esclavage / Notre amour, nos ruisseaux, nos champs / Dechant le linceul des âges / Avec nos dents* »

Thierry Cecille

*Apulée* N°3 (La guerre et la paix)  
Zulma, 447 pages, 28 €



## LE LIVRE D'AMRAY de Yahia Belaskri

**A**mray grandit entouré de ses frères et sœurs, d'une mère aimante, et d'un père taiseux qui a connu les deux premières grandes guerres. Il en est revenu déchiqueté de l'intérieur. Et voilà qu'à nouveau le sang et les coups pleuvent à sa porte. Dans ce quartier entouré de barbelés, et comme partout en Algérie, la folie s'est emparée des hommes. Quand Amray se rend à l'école, c'est sous les crachats sonores d'un haut-parleur qui dénonce « *les Juifs honnis de Dieu* », sous les balles et les hurlements des sirènes. « *La guerre s'abattait sur les pas que je n'avais pas esquissés.* » Mais le petit Amray court vers l'école, vers le savoir, les mots, la langue et la poésie qui peut-être le sauveront ? L'école n'est pas épargnée par les bombes, et les maisons des amis espagnols ou de confession juive sont closes. Il reste la belle Octavia, l'amour et la muse, et les grandes figures totemiques comme le grand Abd el Kader qui s'est battu pour la liberté des peuples. Amray les convoque, pour ne pas perdre pied « *en ces temps de fureur* ». Coûte que coûte, il travaille, mais les entreprises sont corrompues, rentre à l'université où règne l'anarchie. Il sera l'archéologue de la mémoire pour que les morts « *content leurs récits et dévoilent vos méfaits* ». Ces morts que les assassins invoquent, au nom de qui ils tuent. Chaque jour est une nuit sans fin, et pour quel avenir ? « *Pour ceux qui me ressemblent s'annonçait la défaite.* »

Dans *Le Livre d'Amray*, l'écrivain Yahia Belaskri semble semer des pierres de sa propre vie. C'est une nouvelle étape dans son œuvre qui creuse sans faillir l'histoire de l'Algérie. Elle nous ouvre ici la porte d'un couloir sombre aux troupes lumineuses : vue de l'intérieur et de l'enfance, cette vie algérienne a force de documentaire. Mais ici encore l'auteur compose un récit où la tragédie subie est transcendée par les accents raciniens des dialogues et la puissance poétique du verbe.

Virginie Mailles Viard

Zulma, 144 pages, 16,50 €



## EVANGELIA de David Toscana

**R**oger Caillois imaginait dans *Ponce Pilate* que ce gouverneur romain graciait le Christ : en conséquence, il n'y eut pas de christianisme. David Toscana livre une uchronie plus facétieuse.

Le récit est d'un roman historique et légendaire bon enfant, dans lequel les rois mages suivent une étoile capricieuse. Devant l'enfant Jésus, une surprise désastreuse les attend. Car Emmanuelle, le rejeton de Marie, « *n'aura jamais de barbe* », s'irrite le Seigneur. L'ange Gabriel aurait failli dans sa mission ? L'on devine que pour la prophétesse, ce n'est pas une sinécure que d'imposer le message divin, de recruter des apôtres, d'asseoir son autorité de fille de Dieu, de Déesse enfin. D'autant qu'il vient un frère cadet, Jacob, redoutable concurrent connu bientôt sous le nom de Jésus. Les péripéties, burlesques et graves, se succèdent, jusqu'à ce que Pierre soit « *l'apôtre d'Emmanuelle* ».

Sens de l'humour, rebondissements,

discrète érudition, voici les qualités de cette réécriture. Sans oublier l'ironie égratignant foi et tyrannie religieuse : « *Quiconque dira qu'assécher le figuier a été une infamie sera tenu pour hérétique* », assène notre « *meneuse d'une bande de guérilleros* », notre « *Christe* » !

Outre la dimension uchronique – imaginer un temps historique et mythique qui n'a jamais existé – le Mexicain David Toscana offre un apologue universel et cependant ancré dans notre temps : il se moque d'une récurrente misogynie et milite pour l'égalité homme-femme, y compris au sein de religions plus ou moins enclines à reconnaître la féminité dans sa dignité. Gageons d'ailleurs que si quelques chrétiens s'irriteront de lire ce roman, ils n'iront guère jusqu'à le qualifier de blasphème. Si le Christ avait été une femme, la face du monde en aurait-elle été changée ?

**Thierry Guinhut**

Traduit de l'espagnol (Mexique) par Inés Introcaso, *Zulma*, 432 pages, 22,50 €

## J'AI TOUJOURS TON CŒUR AVEC MOI DE SOFFIA BJARNADOTTIR

Traduit de l'islandais par Jean-Christophe Salaün,  
Zulma, 144 pages, 16,50 €

Hildur von Biggen est née de Siggý, une folle diraient certains, un phénix pense sa fille témoin de sa diligence à renaître de ses cendres. Pour Hildur cette filiation est une croix, qui l'attache comme une araignée à sa toile. « Impossible d'endurer la vie avec de tels personnages. Terre calcinée, et odeur de brûlé à chaque pas. » Tellement enferrée dans les délires maternels – Siggý pense qu'une tête git dans son congélateur, se baigne tout habillée dans sa baignoire en fumant la pipe – qu'Hildur ne sait plus distinguer ses cauchemars de la réalité. Tellement à l'ouest Siggý, que c'est sur l'île de Flatey que sa fille va devoir aller l'enterrer. Avec en poche la clé d'une maison inconnue et une lettre d'adieu.

Quand Hildur prend le bateau pour ce requiem maternel, cela fait des années qu'elle s'est échappée de la prison que représentait la folie de Siggý. Archéologue en Finlande, elle y traîne son enfance de nomade. Mais le regard décalé d'Hildur sur sa mère, sur cette vie hors normes, donne un puissant goût de sel à ce récit, à cette étrange navigation. Le cordon ombilical devra rompre, et Hildur pourra enfin larguer les amarres.

Il y a dans ce premier roman de l'Islandaise Soffia Bjarnadóttir quelque chose de l'univers de Kusturica, dans le rapport fantasque et jouissif à la vie et à la mort, de Cronenberg dans la représentation du corps poreux aux lombrics, à la petite vie grouillante qui se repaît de la putréfaction des chairs. Et de David Lynch souligne la narratrice, dans l'apparition décalée d'un assureur venu faire signer à l'héroïne une assurance-vie alors qu'Hildur est en pleine tentative de suicide. *J'ai toujours ton cœur avec moi* agit comme un hachoir surréaliste et poétique, qui découpe en lamelles l'existence, pour la rendre disséquée dans sa forme la plus brutale, la plus pure et la plus tordue : vivre et mourir, mais vivre comme « l'ombre qui éclaire ».

Virginie Mailles Viard

Avril 2016

# Revue d'effectifs



Olivier Rader

Mélange des voix, mélange des genres. À Lyon, du 12 au 15 mai, l'association « Livraisons. Des revues en Rhône-Alpes » organise son 2<sup>e</sup> Festival de la revue. La manifestation se tiendra au Musée des beaux-arts et à l'École nationale supérieure des beaux-arts, installée sur le site des Subsistances. Trois questions à ses initiateurs, Gwilherm Perthuis et Paul Ruellan.

**Quels changements, ou ajustements, apportez-vous à cette 2<sup>e</sup> édition après, on imagine, des leçons tirées de l'édition inaugurale ?**

Le succès de la première édition, tant sur le plan de la fréquentation que de la qualité du contenu, nous a encouragés à développer la programmation du festival. Ainsi, l'événement se déroulera sur une journée supplémentaire et fera intervenir une cinquantaine d'invités (intellectuels, écrivains, éditeurs et performeurs) au cours de vingt-cinq rendez-vous. La structure générale restera sensiblement la même : un ensemble de tables rondes thématiques, de cartes blanches, de lectures, de dialogues constitue le cœur du propos. Il s'agit de questionner l'apport des revues sur le terrain de la création littéraire et du débat d'idées, et de mettre en avant la singularité de ce médium toujours mal identifié. Désormais nous mettrons à l'honneur un territoire ayant une relation particulière aux revues : cette année, le Québec sera présent avec quatre titres francophones, *GiNEMAS*, *Contre-jour* (critique littéraire), *Liberté* (art et politique) et *Estuaire* (poésie). Cela devrait être productif en échanges et en nouvelles interactions culturelles. Autres nouveautés : une place plus marquée pour les lectures-performances (Anne Alvaro, Laura Vasquez, Arno Calleja, Alban Lefranc, Denis Lachaud...), ainsi qu'un spectacle consacré à la revue libanaise *L'Orient-express* : *Wagons libres* de Sandra Iché.

Parmi les temps forts, durant la soirée inaugurale, Jean-Christophe Bailly (notre photo) évoluera dans un dialogue avec Jean-Baptiste Para (*Europe*) sa relation aux revues et tout particulièrement ses expériences de directeur de *Fin de siècle* et d'*Alléa* ; une soirée consacrée au collectif Tenons & Mortaises intitulée « Ce qui se décide en notre nom et qui nous fait honte », coordonnée par Sophie Wahnich qui fera dialoguer *Vacarme*, *Climères*, *Revue Incise* et *Multi-tudes*, autour de questions politiques d'actualité ; l'historien des idées François Cusset répondra aux questions de Livraisons, notamment sur le rôle des intellectuels dans la société contemporaine et particulièrement dans la sphère médiatique. Enfin, Hubert Haddad viendra présenter le premier numéro de sa revue *Apulée* éditée par Zulma.

**Au-delà des spécialistes et des amateurs de revues, cette manifestation peut-elle toucher le grand public ?**

Nous l'espérons, bien entendu ! Nous tâchons de communiquer de la manière la plus large possible, notamment en mobilisant le canal des librairies. Un large public de lecteurs peut être concerné par ce riche programme. Par ailleurs, le premier après-midi du festival est orienté en direction des professionnels du livre. Ce temps est organisé en partenariat avec l'ARALD et en collaboration avec l'association Libraires en Rhône-Alpes et l'ENSSIB. Mais nous cherchons également à sensibiliser un public d'étudiants : ceux de l'École des beaux-arts qui ont lancé un projet de revue pour l'occasion, *Revue parlante*, qui liront des textes poétiques lors du festival ; ceux de l'École normale supérieure de Lyon, qui ont créé une revue de cinéma cette année (*CinémaENS*).

**Ancrer le Festival passe aussi par une existence active le reste de l'année. Comment votre association gagne-t-elle en visibilité ?**

Nous avons mis en place un cycle de rencontres à la librairie Le Bal des ardents (Lyon). Ainsi, tous les deux mois le public y retrouvera la présence des revues. Par exemple, en mars, Marie-José Mondzain est venue présenter le dernier numéro de la revue *De(s)génération(s)*, dans lequel elle a publié un entretien. Par ailleurs, l'association est un interlocuteur privilégié, en Auvergne-Rhône-Alpes, pour faciliter les relations des revues avec les institutions, pour mettre en valeur leurs contenus (site internet et lettre d'information) et leur proposer des conseils professionnels.

**Propos recueillis par Anthony Dufrasse**

# LE MATRICULE DES ANGES

Avril 2013

## Fiction à crédit

Les grandeurs et déboires  
d'une grande banque catalane  
et mondiale au travers d'un  
roman visionnaire aux récits  
emboîtés.

**I**l faut toujours une raison puissante, plus ou moins plausible et fantastique, pour qu'un groupe d'amis trouve en un lieu écarté le loisir d'alterner les plaisirs de la narration et de l'écoute passionnée. Après la peste florentine du *Décameron* de Boccace au XIV<sup>e</sup>, Miquel de Palol (né en 1953) choisit en sa réécriture contemporaine une guerre nucléaire.

Le prologue narre le parcours d'un jeune homme de la meilleure société de Barcelone, emmené en secret jusque dans un imprenable château juché sur une montagne. Le luxe du lieu, des chambres, des victuailles, des œuvres d'art nombreuses, d'un incroyable jardin, semble une invention surréaliste apaisée. C'est là que quelques élus, rares gens de pouvoir, vont se livrer à l'art du récit pour dessiner des destinées et broser un tableau du monde des affaires, quand « *une malédiction semblait peser sur la banque Mir* ». Les générations se succèdent autour de la famille Cros, parfois en des histoires emboîtées, des personnalités sont récurrentes, au travers de la fortune et des aléas de l'établissement bancaire, de la succession des bons et mauvais dirigeants, du « *nœud* » financier et politique, des haines et des amours qui visent autant la beauté des corps et des esprits que celle de l'argent et du pouvoir.

Des moments forts marquent ce roman polymorphe : cette femme courtisée par un amant monstrueux, puis délaissée, avant de voir ses enfants enlevés ; ce garçon abandonné, délinquant patenté avide qui « *voyait dans la science et la culture des armes formidables qui pouvaient le sortir de l'indigence* », et recueilli par Ficinus pour devenir un des leviers de l'empire bancaire ; le vol d'un joyau...

Peu à peu, l'ambition prend forme : « *rendre l'inconscient universel, socialiser la mémoire* ». Le vaste roman de société satirique, où « *la capacité de jouer avec les*

*utopies semblait en berne* », se penche sur sa propre construction, sur la dimension éthique dans les manières de gérer une banque ou les rapports humains, y compris au moyen d'une fine pénétration psychologique. L'entrelacement des nouvelles permet alors au projet presque balzacien de se doubler des séductions romanesques de l'aventure et des passions politiques, entraînant la sensation de toujours demeurer auprès d'un nouveau suspense. Comme en un roman feuilleton à la Dumas, en un savant dosage de narration classique et de romantisme, d'apologues, de contes fantastiques, d'enquêtes policières et fiscales, ce premier volet du *Jardin des sept crépuscules*, qui compte trois « *jours* », ne nous lâche plus, « *sorte de réserve philosophique qui pourrait aider, le cas échéant, à sortir de la dépression* ». Sans compter les intrigues initiées entre les sept narrateurs aux points de vue divers, leurs sages entretiens sur l'art et l'argent, la poésie et l'amour...

On s'irriterait en vain contre le trop de beauté du château, contre l'artifice qui permet les histoires... Ce livre emporte sans regret son lecteur dans un festival de narration fabuleux, au point de désespérer, une fois lu ce premier volet, de ne pouvoir se jeter sur les deux volumes suivants, hélas pas encore traduits, pour dévorer sa belle langue à belles dents.

Le Phrixos du titre est-il une image du narrateur ? Fuyant sa belle-mère, « *à cheval sur le mouton aux cornes torsadées qui l'avait sauvé du sacrifice à Zeus* », il est finalement accueilli en Colchide, pays qui serait une version mythique du château où se trouve un tableau ornant la chambre du jeune homme. Ce pays est également, après les fameux *Mystères de Paris* d'Eugène Sue au XIX<sup>e</sup>, celui des mystères de Barcelone et des rouages secrets de la finance mondiale. Quant à l'auteur, père d'une soixantaine de titres chez nous inédits, entre poésie et essais, il semble pouvoir tenir à bout de bras et de clavier rien moins que de plus réalistes *Mille et une nuits*...

**Thierry Guinhut**

---

**PHRIXIOS LE FOU**  
DE MIQUEL DE PALOL  
Traduit du catalan par François-Michel Durazzo,  
Zulma, 336 pages, 22,50 €

C'est un moment particulier pour moi quand une œuvre d'elle paraît. « Bon, on va réfléchir au prochain ? » m'a dit hier Laure Leroy, directrice de Zulma. L'œil sur le livre d'Eileen Chang qui sort ce mois-ci, dont la couverture aux couleurs et aux lignes sensuelles me semble si bien aller avec le contenu, je commençais à penser aux textes que j'allais relire, aux traductions déjà en cours, à ce que je reprendrais, choisirais, proposerais. À mon rôle, aussi. Je suis devenue sa traductrice, non pas par hasard, mais presque par mégarde. Quand j'ai commencé parce que j'aimais ses textes, je n'imaginai sûrement pas une aussi longue et si intime... comment le dire ? Cohabitation ?

Il faut dire qu'elle est un classique, en Chine. Elle est lue autant sur le continent qu'à Taiwan, et certains lecteurs lui vouent un véritable culte. Sans doute, il y a dans ce phénomène une part due à sa biographie – la passion d'écrire et le succès qui la saisissent, si jeune, dans Shanghai en guerre, l'exil de Chine en 1952, le décès dans l'abandon en 1995 à Los Angeles, et entre ces deux dates la lutte pour la reconnaissance aux États-Unis, jamais vraiment acquise – et à tout ce que ses choix (parfois contestés) représentent dans l'histoire folle de son époque. Mais les mots qui viennent pour la décrire : son exigence, sa complexité, sa fougue, (son esprit, sa souveraine élégance, ses ruses...), ses paradoxes, donc, peuvent évidemment être appliqués à son écriture. Ici aussi réside, bien sûr, ce qui fascine, chez elle.

Prenons les deux nouvelles qui viennent de paraître, *Deux brûle-parfums*. Dans le souvenir de la première fois où je les ai lues, c'est d'abord un flamboiement : cette longue phrase, au début, qui décrit un pan de colline, à Hongkong, envahi jusqu'en bas d'azalées rouges. Des segments heurtés, à la grammaire complexe, entrecoupés de syllabes redoublées, l'élément du feu démultiplié (ce qu'on appelle une clé, dans les caractères chinois), mais aussi un élément sonore, quasiment une onomatopée, qui décrit un bruit ou un mouvement tempétueux, *hong hong*, et une fin qui se déroule en s'achevant comme en pente douce. Tout ça pour les azalées. La suite, derrière, trois segments très simples, cinq caractères (cinq syllabes, donc), puis sept, puis neuf – comme en poésie – que j'ai rendus par « Au-delà des azalées, c'est la mer bleu sombre, où mouillent de grands bateaux blancs. » Le tout fait partie d'une description du paysage, manière à la fois de poser le cadre de Hongkong, sa nature dévorante (qui tranche tellement avec les huis clos situés à Shanghai), et aussi d'annoncer le destin tragique de son héroïne. En relisant le français (maintenant imprimé !), je m'interroge, la première phrase n'est-elle pas trop courte, finalement – on a toujours tendance à allonger, d'habitude – ou pas assez synopée ? Et dans la deuxième, ce mot « sombre » rend-il bien, en chinois, *nong* ? Bleu profond, bleu intense ... dense, plutôt. Il me fallait un mot d'une syllabe, de toute façon. Mais, avec « dense », ça ne colle pas, il faudrait écrire « d'un bleu dense », et puis ce mot n'aurait-il pas soufflé, à l'oreille, avec la mer, celui de « danse », et évoqué des vagues, de l'eau mouvante ? Non, décidément, ici la mer est tout sauf dansante, ce sont des lignes planes, immobiles, le bleu sombre et le blanc, et le ciel pâle qu'on imagine au-dessus de tout ça, derrière le feu des azalées.

Interrogations, efforts, retours en arrière, pesées minuscules dont est fait le métier.

# Deux brûle-parfums d'Eileen Chang

par Emmanuelle Péchenart\*

Autre chose. Il y a différentes options possibles en chinois pour restituer les noms propres. À commencer par le sien : on l'appelle parfois Zhang Ailing, transcription en *pinyin*. Mais le prénom Eileen est celui qu'elle s'est choisi pour entrer dans une école anglaise, traduit en chinois. J'utilise donc Eileen. Ce métissage, initial et fondamental dans sa vie, m'inspire pour rendre les noms des personnages, et pour d'autres solutions à trouver. Ses récits, qu'ils se situent à Hongkong ou à Shanghai, baignent dans un mélange de langues, cantonnais, shanghaien, anglais, d'autres encore, et mandarin bien sûr, dans lequel ils sont écrits. On se rend compte parfois, au détour d'une phrase, que les personnages usent entre eux d'une autre langue que celle qu'on imaginait. Je traduis certains prénoms, lorsqu'ils ont une signification qui mérite d'être transmise, et aussi pour tenter de ne pas rendre opaques toutes ces petites fenêtres de sens. J'évite aussi le *pinyin*, qui ne correspond ni à l'époque ni au lieu.

J'ai fait un autre choix : celui de traduire les *deux brûle-parfums*. Contrairement à l'édition en anglais et même à certaines publications chinoises, qui omettent le second. Ils sont précieux, chacun, mais aussi par l'ensemble qu'ils constituent, et se font écho de manière unique, avec l'ironie qu'Eileen Chang s'entend à déployer. Elle n'épargne aucun de ces microcosmes juxtaposés de la colonie, Chinois aisés d'un côté, Anglais de l'autre, et nous décrit avec des raffinements de perversité la descente aux enfers de ses deux héros, dont on ne parviendra pas à mesurer le degré d'innocence.

La combustion de l'aloès, dans le vieux brûle-parfums que le lecteur est prié d'allumer au début de la première histoire, représente le destin de ses personnages, et leur rend comme un bref hommage. À la fin de la seconde, « la braise s'est éteinte, la cendre a refroidi ». Le chinois, qui n'a pas de temps, mais de nombreuses notations aspectuelles, laisse au traducteur des libertés (pour fixer le cadre d'un récit par exemple, au passé ou au présent), mais qu'il doit savoir mesurer afin de conserver ce qui est flou ou précis dans la temporalité. Sujet de discussion qui revient souvent d'ailleurs, les temps sont un vrai marronnier, pour les traducteurs du chinois.

\* Traductrice entre autres de Ping Lu, Bi Feiyu, Ming Meng. *Deux brûle-parfums* paraît le 9 avril aux éditions Zulma.

Avril 2016

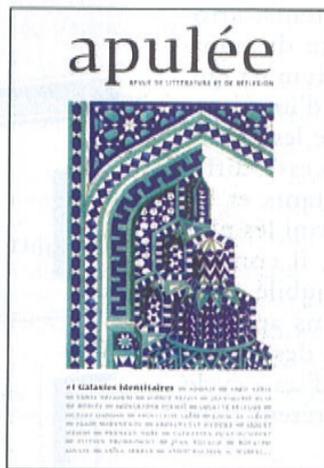
# Mare nostrum

Rares sont les romans de l'Antiquité à être parvenus jusqu'à nous, ce genre aujourd'hui hégémonique voit ses origines se perdre dans une relative obscurité, propice à l'imaginaire qui d'ailleurs lui est consubstantiel. *Les Métamorphoses* (ou *L'âne d'or*) d'Apulée fait partie de ces lointains ancêtres – mais conserve sa vigueur. Son héros, en effet, ne cesse d'affronter aventures et périls et d'écouter les récits de ceux et celles qu'il croise, en ces contrées africaines de l'Empire romain, pacifiées et cosmopolites. C'est donc avec raison que cette revue nouvelle, « *de littérature et de réflexion* », se place sous l'égide d'Apulée. Qui pourrait, en effet, mieux que lui, « *esprit encyclopédique en quête du secret des secrets* », Berbère qui au II<sup>e</sup> siècle de notre ère fut l'auteur d'un chef-d'œuvre de la littérature latine, symboliser ce carrefour, cette croisée des chemins et des vents que représentent la Méditerranée et ses rivages ? Hubert Haddad, rédacteur en chef, présente ainsi cette entreprise, animée par une admirable et roborative « *énergie des lointains* » : « *Si l'identitarisme n'est qu'un leurre menaçant (...) on ne saurait contester nos soifs pérennes d'identification à cet englobant tangible constitué de mémoires entrelacées, d'utopies, de coutumes et de croyances, à travers une ou plusieurs langues apparentées, et généralement un territoire, fût-il imaginaire : ce qu'on appelle patrie, nation, région, peuple, tribu, famille, voire thébaïde* ». En ces temps de repli affolé, alors que de nouveaux murs se bâtissent et emprisonnent davantage qu'ils ne protègent, ce lieu poétique – cette mer centrale, cette mère prodigue de ses dons – peut nous réunir : « *toutes les distinctions communautaires qui font des peuples des sortes de chœurs ininterrompus portant à travers les siècles la mélodie complexe des langages et des idiomes (...) n'ont d'exemplarité que par ce lien universel rassemblant chacun de nous dans l'espace civilisateur de l'altérité* ».

Les dizaines d'auteurs réunis ici, en ces centaines de pages qui composent un vo-

lume d'une belle tenue (nous pensons alors à la défunte revue *Caravanes*, qui était elle aussi une invitation aux voyages), cartographient ce territoire partagé, chacun l'explore à sa manière. Bien sûr la variété, la diversité fait la richesse d'un tel ensemble, mais, c'est inévitable, oblige le lecteur à accommoder constamment son attention, son

oreille à chacune de ces voix. Les poèmes s'y mêlent en effet aux récits, les textes de fiction succèdent à des essais plus argumentés, les Français cèdent la place aux étrangers, de l'autre rive ou plus lointains – et la volonté d'échange va jusqu'à traduire non seulement le Grec Titos Patrikios ou le Soudanais Abdelaziz Baraka Sakin ou le Cubain Enrique Serpa en français, mais aussi « Le ravisement



de Palmyre » d'Eric Sarnier en arabe ou « L'Africain » de Le Clézio en wolof ! Le choix d'ouvrir ce premier numéro (la revue sera annuelle) sur un entretien avec Albert Memmi (né en 1920, auteur d'œuvres aussi essentielles que *Portait du colonisé* et *Portrait d'un Juif*) est également significatif, car il se présente lui aussi comme le fruit des confluences ici dessinées : « *Je suis né à Tunis, entre le quartier juif et le quartier arabe, d'un père qui s'appelait Fradji Memmi et d'une mère nommée Maïra Sarfati. Memmi serait un antique patronyme kabyle qui signifie le "petit homme", quant à Sarfati, qui signifie le "Français", c'est un nom assez courant dans la littérature hébraïque. Vous voyez, tout se trouvait déjà dans cette conjonction...* ». Et c'est sans doute à une telle conjonction, salvatrice, que travaillent ceux et celles qu'Hubert Haddad a su associer, d'Adonis à Abdourahman A. Waberi, de Colette Fellous à Leïla Sebbar.

Thierry Cecille

APULÉE N°1 *Galaxies identitaires*  
Zulma, 399 pages, 28 €